52e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 17 25 AVRIL 1935

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

MGR A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES { Edition complète . . . . 18 fr. / Edition partielle. . . . . . . 12 fr.

ETRANGER { Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 6 décembre 1934.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication*; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence*; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les « Revues ». — I. Où en est l'expérience Roosevelt. — L'écrasement des classes moyennes aux Etats-Unis, 257. — II. Auguste Comte, directeur de conscience. — Un cas de vocation positiviste, qui échoue, 261. — III. Centenaires dans l'Eglise catholique d'Angleterre : Bède le Vénérable, mort en 735; son siècle, sa vie, son œuvre, 265; — IV. Thomas More et John Fisher, martyrisés en 1535; leur vie, leur mort admirable, 268. — V. Thomas More, auteur de l'*Utopie*, était-il communiste? 270. — VI. Conseils de Mgr Lavallée au sujet de l'étude dans le clergé actuel, en dépit de la pénurie des prêtres, 272.

PRÉDICATION

Ouverture du Mois de Marie. — I. La dévotion filiale envers la T. S. Vierge, 225. — II. Marie modèle de prière, 226.
Pour l'Invention de la Sainte Croix. — Trois leçons de la fête, 228.
Pour le Patronage de S. Joseph. — I. Le silence de S. Joseph, 230. — II. Parallèle entre S. Joseph et sainte Jeanne d'Arc, 233.
Pour des Communions solennelles. — *A la messe* : I. La bonne première communion, gage de persévérance et de salut, 234. — II. Avec Notre-Seigneur et les Apôtres au Cénacle, 237. — *Avant la rénovation des promesses du Baptême* : Les exemples à fuir, à imiter, 238.
Allocutions de mariage. — VI. Résolutions et moyens, 239.

En vente à nos Bureaux

POUR LE MOIS DE MARIE

Le Martyre de la Mère de Jésus, par M. l'abbé L. BOILLIN. — Un vol. in-12 de 142 pages, *franco* 4 fr. — On trouvera dans ce volume les 31 Lectures que nous avons données dans la *Prédication* de 1934; nous les avons éditées en tirage à part pour en faciliter l'usage en chaire. Son Em. le cardinal Binet a écrit à l'auteur, curé-doyen dans le Doubs : « Tous ceux qui utiliseront ces pages y trouveront une plénitude de doctrine, de sentiments, s'épanouissant en prières jaillies du sujet lui-même et inspirées par une connaissance très sûre et très pratique des besoins des âmes. »

De plus, voici la liste des *Lectures* que nous avons publiées dans les années de la *Prédication* qui sont encore en vente à nos bureaux :

En 1908, 31 Lectures sur les Apparitions de Lourdes; — en 1910, 31 sur les Guérisons de Lourdes;
En 1911, 31 Lectures sur N.-D. de la Salette;
En 1912, 16 sur N.-D. de Pontmain et 15 sur N.-D. du Laus;
En 1913, 22 sur la Médaille miraculeuse et 9 sur N.-D. des Victoires;
En 1920, un « Mois de Marie des paroisses » en 31 entretiens;
En 1921, 4 Lectures sur N.-D. des Ermites et 2 sur N.-D. de Liesse; — en 1923, 2 sur N.-D. de Cléry, 12 sur N.-D. de Sion et 9 sur N.-D. du Perpétuel-Secours; — en 1925, 6 Lectures sur N.-D. de Gray.

Chaque année jusqu'à 1913 inclus coûte 8 fr. prise à nos Bureaux; depuis 1920 inclus, chaque année, 10 fr. — *Le port est en sus.* Pour une année il est de 1 fr. 50 (pour la France).

POUR LES COMMUNIONS SOLENNELLES

Nous avons publié une *Retraite* dans les années 1904, 1921, 1922, 1926, 1932 et 1933 de la *Prédication*. — Pour le prix de ces années, voir ci dessus.

POUR LA FÊTE DE JEANNE D'ARC

Hymne à Jeanne d'Arc, de Gravier. Partition in-4°, texte, chant et accomp., 2 f.; in-8, texte et chant, 0 f. 50; paroles seules, les 10 ex., 1 fr.

Jeanne d'Arc (drame historique en 5 actes avec prologue), par G. Bizet. In-12 de 102 p., *franco* 2 f. 50 (sans droits d'auteur).

Comptes rendus Bibliographiques

Chanoine Adrien Garnier. — **Notre-Dame de Mai.** — Un vol. in-8 de XI-306 p., 12 f. — Paris, Desclée, de Brouwer et Cie.

M. le chanoine Garnier s'est déjà fait un nom dans la littérature religieuse actuelle, et l'Académie française a couronné ses mérites. Sa *Notre Dame de Mai* lui vaudra les suffrages de tous ceux qui la liront. Sans doute, il nous avertit que son livre ne contient rien de nouveau, sinon dans la manière de présenter les idées qui constituent le fond de tout « Mois de Marie » ; mais justement l'art n'est-il pas surtout dans la manière ? Sur quoi est fondée la dévotion à Marie ? nous l'apprenons en étudiant ses ineffables privilèges. Comment cette dévotion doit elle intervenir dans tous nos actes religieux ? nous le voyons en passant en revue les grands *devoirs* chrétiens, les grandes *dévotions* chrétiennes, les grands *intérêts* chrétiens, la pratique des *vertus* chrétiennes, etc. Une prière suit chaque lecture, qui se termine par une page d'histoire dont l'ensemble rappelle l'essentiel des quatre grandes apparitions de la Sainte Vierge en France au XIXe siècle : Médaille Miraculeuse, La Salette, Lourdes et Pontmain.

Jacqueline Vincent. — **Catherine Fougère.** *Roman.* — In-8 carré de 307 p., 9 f. — Paris, Desclée, de Brouwer et Cie.

Roman, oui, si par là on entend une fiction ; non, si on veut désigner une quelconque aventure sentimentale. Et pourtant c'est bien d'amour qu'il s'agit, mais du plus noble et du plus élevé, de celui qui est la plus excellente des trois vertus théologales : l'amour de Dieu et du prochain. On le voit ici progresser, puis s'épanouir en une floraison d'actes généreux, dans l'âme d'une petite fille d'une dizaine d'années : quelles influences président à son développement, quelles épreuves il subit pour les transformer en autant de victoires, c'est tout le fond du récit. Au demeurant, un cadre très simple : le train de vie ordinaire d'une pauvre fillette chez ses parents, à l'école, parmi ses compagnes, dans un village des Flandres Personnages et événements sont décrits en traits précis, mais rapides : l'intérêt principal n'est pas là, il est à l'intérieur des âmes ; c'est à elles que Mme Jacqueline Vincent consacre de préférence son beau talent d'écrivain, pour en étudier la vie si complexe ; elle le fait avec une grande délicatesse d'expression et une émotion contenue qui devient facilement communicative. Nous serions même tenté de trouver Catherine Fougère bien sérieuse pour son âge et les enseignements qu'on lui donne bien savants ; quoi qu'il en soit, sa conduite est un modèle dont nous souhaitons voir beaucoup d'imitateurs parmi la jeunesse.

Ch. Georgin et H. Berthaut. — **Les Latins.** *Pages principales des auteurs du programme (Classe de Troisième).* — In-16 de 344 p., avec 17 gravures et 3 cartes, cartonné, 12 f. — Paris, Hatier.

Ce volume est une refonte partielle d'un gros ouvrage bien connu dans l'enseignement libre et appelé couramment « le Georgin. » Ce manuel de textes suivait l'élève dans toutes ses classes de lettres, Philosophie comprise. S'il y avait à cela des avantages, il y avait bien aussi quelques inconvénients : maniement assez difficile à cause du format et risque de détérioration prématurée.

Pour répondre aux vœux des professeurs comme à l'esprit des programmes, la librairie Hatier a adopté la division par classe.

Ce manuel n'est cependant pas un simple découpage de l'ouvrage précédent. Disposant de plus de place, on a augmenté le nombre des extraits, développé l'annotation et aéré un peu le texte trop compact de l'édition antérieure. Le caractère reste fin, un peu trop peut-être, mais il est très net et « rend » bien à la lumière artificielle.

Les textes sont groupés dans l'ordre chronologique, et pour chaque période littéraire on donne au moins quelque extrait caractéristique des auteurs, même secondaires. Le programme officiel laisse d'ailleurs une latitude assez grande puisqu'il se borne à indiquer : « Virgile, *Enéide* (livres I à III), Salluste, Extraits des auteurs latins, prose et poésie. » Professeurs et élèves trouveront ici, outre 70 pages extraites de *Catilina* et de *Jugurtha* et les trois livres prescrits de Virgile, 41 p de Cicéron dont 28 empruntées aux *Catilinaires*, 30 p. de Tite Live, et un nombre assez considérable de courts extraits, narratifs le plus souvent, tirés d'auteurs variés. La littérature chrétienne est représentée par trois textes de Minucius Félix, Tertullien et Lactance.

En tête de chaque période littéraire, un bref tableau rappelle les particularités remarquables de vocabulaire ou de construction. Le plus souvent, et surtout lorsqu'il s'agit de morceaux séparés, on a placé au début une courte introduction qui mettra l'élève en train : un bon point ! Un autre bon point pour l'annotation, qui est très sobre et permet l'utilisation de toutes les grammaires en usage, sans renvoyer à aucune. En appendice, de brèves indications sur la métrique, un *Index rerum* expliquant surtout les termes relatifs aux institutions, et un *Index nominum* (lieux et personnes) de 23 pages.

Ordo divini Officii recitandi Missæque celebrandæ *juxta kalendarium Ecclesiæ universalis pro anno bissextili Domini* 1936. — In-16 de 140 p., 2 lires ital. (réductions par quantités). — Naples, librairie M. d'Auria.

Cet *Ordo* se recommande aux rédacteurs d'*Ordos* diocésains, pour lesquels il constitue un modèle utile à consulter. Son usage pourrait même se généraliser, moyennant l'adjonction d'un supplément variable selon les lieux. Sa disposition typographique a été combinée de manière à en rendre la lecture facile.

A. Wouters, S. J. — **Mots croisés latins.** 2 séries de 7 mots croisés à l'usage des classes de Grammaire. — Chaque série, sur feuilles détachables, 1 f. 50. — Maison Wesmael-Charlier, 69, rue de Fer, Namur (Belgique).

L'Ami a signalé naguère (1934, p. 363), l'aide précieuse que les mots croisés latins pouvaient apporter dans les classes inférieures à l'étude de la grammaire et du vocabulaire.

C'est de Belgique encore que nous viennent ces deux cahiers. Un troisième cahier — livre du maître — contenant les mots croisés avec les solutions est envoyé gratuitement sur demande.

Pour résoudre ces problèmes, certains chapitres de la grammaire, comme celui des pronoms et des verbes irréguliers, devront être connus à fond. A noter que les genre, nombre, cas ne sont généralement pas indiqués. L'élève les déterminera par la rencontre des mots qui se croisent. Il ne se laissera pas arrêter non plus par quelques expressions poétiques ou peu usuelles, puisque la connaissance sûre des mots transversaux lui permettra de les reconstituer. Bonne occasion de les fixer dans sa mémoire. Rien, du reste, n'empêche le professeur de donner la solution des questions les plus difficiles.

Abbé Henry Vézian. — **Mois de Marie de l'Evangile.** — In-12 de 192 p., 8 f. — Editions de la Bonne Presse du Midi, Vaison-la-Romaine (Vaucluse).

C'est un « Mois de Marie » de forme classique : pour chaque jour une exhortation suivie d'un trait édifiant et d'une prière. Les exhortations, malgré le titre, ne s'inspirent de l'Evangile que d'une manière assez large : tantôt elles y puisent l'enseignement d'une vertu chrétienne dont Marie est le modèle ; tantôt elles y contemplent l'auguste Vierge elle-même, dans l'un des épisodes de sa vie ou de ses glorieux titres à notre vénération. Sous une certaine simplicité d'allure, elles sont substantielles et pratiques. Parmi les anecdotes, plusieurs s'appliquent à des événements auxquels l'auteur a été mêlé en quelque façon.

BON - NATUREL - SAIN

BYRRH

PARFAIT TONIQUE

VITRAUX D'ART

MOSAIQUES ET POUR EGLISES

Ch. LORIN & C^ie^

Chevalier de St-Grégoire le Grand

ATELIERS { 199, Rue de Vaugirard, PARIS (XV^e^).
46, Rue de la Tannerie, CHARTRES (E.-&-L.).

Références de 1^er^ ordre en France et à l'Etranger.
Lauréat de la Société Centrale des Architectes.

OFFICE GÉNÉRAL DU LIVRE

14 bis, rue de Bagneux, PARIS 6^e^.

Successeur de

L'Office Général de Commission

Just POISSON

fournit aux conditions les plus avantageuses **TOUS** les **OUVRAGES** français et étrangers ainsi que la **MUSIQUE** religieuse et profane

REMISES SPECIALES

aux Séminaires, Institutions, Missions, Congrégations, Bibliothèques paroissiales et scolaires.

Nous nous chargeons gratuitement des abonnements aux revues, publications et journaux français et étrangers ainsi que de l'exécution de toutes reliures, travaux de luxe, missels, paroissiens, etc., et reliures courantes.

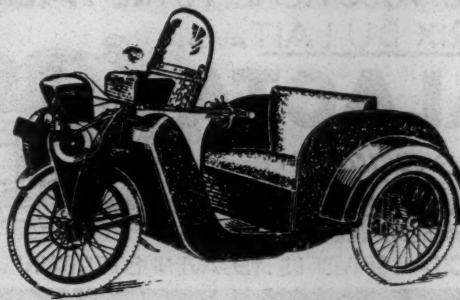
Nous fournissons aussi tous articles concernant le Clergé et le Culte : objets de piété, ornements d'église, statues et tous articles nécessaires aux Missions, Congrégations, etc.

Renseignements sur demande
Compte postal Paris 195.93.

POUR CIRCULER SANS FATIGUE UTILISEZ LE MOTOTRI

Alcyon

VÉHICULE ESSENTIELLEMENT UTILITAIRE



Bloc-moteur 2 CV. — **Toutes les commandes au guidon** — Freins sur les 3 roues.
Siège : 2 places — large coffre.

Démonstrations, essais chez

ALCYON, 40, rue de la Garenne, à COURBEVOIE (Seine).

Renseignements chez tous les agents de la marque.

VITRAUX L. BALMET 25, Cours Berr'al, GRENOBLE. Vitraux en tous genres et tous styles. Restauration (Voir le n° du 14 fév. de l'*Ami*).

HARMONIUMS ET PIANOS LABROUSSE

33, rue de Rivoli — 41 ^bis^, B^d^ des Batignolles, PARIS.

NEUF ET OCCASION EN TOUTES MARQUES

T. S. F.
PHONOS
DISQUES
LUTHERIE
MUSIQUE

ACHAT
ÉCHANGE
RÉPARATION
LOCATION
— CRÉDIT —

FABRIQUE DE MOBILIER D'EGLISE

Maison spécialisée fondée en 1875 — Catalogue franco

C. LENCLOS, sculpteur, lauréat des Beaux-Arts, BEUVRY (P.-de-C.).

Prix défiant toute concurrence.

VINS DE MESSE

La première œuvre fondée à GAILLAC en 1907, par M. Elie Bertrand, avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque d'Albi.

Contrôlée par M. le Chanoine Goffre, archiprêtre de Gaillac, et M. le Chanoine Prat, directeur de l'Ecole de Sarlat (Dordogne).

Vins strictement conformes aux règles canoniques, avec certificat de pureté.

S'adresser à MM. Elie et Pierre BERTRAND, père et fils, prop.-viticulteurs, 10, r. Ancien-Collège, Gaillac (Tarn).

Je continue ma cure...

d'Urodonal chaque hiver, depuis que j'ai été débarrassé de mes rhumatismes et d'une sciatique tenace par ce bon remède.

L'Urodonal a été adopté par le Vatican et les Établissements Chatelain ont le brevet de Fournisseurs du Vatican.

La boîte (20 doses) **10 fr.** Ttes phies ou Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris

BON n° à nous retourner, pour recevoir, gratis et franco, l'ouvrage du Dr J.-G. Guignot : "Ce qu'il faut savoir pour se bien porter"

LES HARMONIUMS RICHARD

sont vendus en confiance et à crédit par la

PROCURE BRETONNE --- St-BRIEUC

INSTRUMENTS D'OCCASION à PRIX RÉDUITS

Envoi des Catalogues contre 1 fr. en timbres.

A. REVET Maître ivoirier-sculpteur

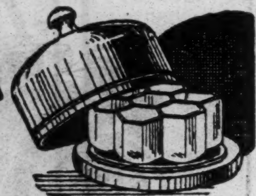
2, rue de Franche-Comté, PARIS 3e.

Métro - République. — Telép. Arch. 50-05.

CHRISTS en ivoire véritable, et CHRISTS en buis exécutés dans son atelier par lui-même et ses artisans. Copie d'ancien et modèles classiques. Réparations de tous objets en ivoire.

FAITES VOUS-MEME VOTRE YAOURT AU PRIX DU LAIT AVEC

YALACTA



" Le gardien de votre santé "

NOTICE SUR DEMANDE ADRESSÉE À

YALACTA. SERVICE CL. 19. AVENUE TRUDAINE. PARIS

Marque déposée

Appareils brevetés S. G. D. G. assurant électriquement les sonneries des **Volées, Tintements, Carillons, Angelus automatiques.**

GARANTIES ABSOLUES

SÉRIEUSES RÉFÉRENCES.

A. FARNIER, Ingénieur spécialiste

VELARS-sur-OUCHE (Côte-d'Or).

VITRAUX E. BRIÈRE

92 RUE DU Pt WILSON LEVALLOIS (SEINE)

Cave Coopérative

de l'Abbaye St-Michel, Gaillac (Tarn)

ŒUVRE des VINS de MESSE

(Fondée en 1903)

Avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque d'Albi et sous le patronage du Clergé de Gaillac.

CERTIFICAT DE CANONICITÉ JOINT A TOUTE FACTURE

Prix spéciaux à MM. les Membres du Clergé.

COMBINÉS BARRAL

Pour la conservation parfaite des œufs pendant 1 an.

Prix : 11 fr. pour 500 œufs

Notice gratis sur demande

M. RIVIER, 8, Villa d'Alésia, PARIS 14e.

PANSEMENTS
COMPRESSES
BANDES DE CRÊPE
LINGERIE CHIRURGICALE
LINGERIE HYGIENIQUE
CULOTTES, CALEÇONS, BRASSIÈRES
GILETS, TRICOTS
SOUS-VÊTEMENTS HYGIÉNIQUES
LAYETTE

TETRA — GAZES ... — MARQUE DÉPOSÉE

Exigez la marque

TETRA

Siège Social 48, rue de Laborde PARIS (8e).

Si vous désirez équiper vos cloches **électriquement,** une adresse :

SONNERIES ELECTRIQUES DE CLOCHES

BACH - Ing. Constr. - METZ

265 églises sont déjà équipées.

Représentants dans les principales régions.

Ami du Clergé du 18-25 avril 1935

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Ouverture du Mois de Marie. — I. La dévotion filiale envers la T. S. Vierge, 225. — II. Marie modèle de prière, 226.
Pour l'Invention de la Sainte Croix. — Trois leçons de la fête, 228.
Pour le Patronage de S. Joseph. — I. Le silence de S. Joseph, 230. — II Parallele entre S. Joseph et sainte Jeanne d'Arc, 233.
Pour des Communions solennelles. — *A la messe :* I. La bonne première communion, gage de persévérance et de salut, 234; — II. Avec Notre-Seigneur et les Apôtres au Cénacle, 237. — *Avant la rénovation des promesses du Baptême :* Les exemples à fuir, à imiter, 238.
Allocutions de mariage. — VI. Résolutions et moyens, 239.

OUVERTURE DU MOIS DE MARIE

I

LA DÉVOTION FILIALE ENVERS LA T. S. VIERGE

Mes chers enfants,

Quand des fils bien nés voient arriver la fête de leur mère, ils s'y préparent de loin dans le recueillement et l'allégresse. Tantôt ils choisissent les fleurs qui, par leur parfum et leur beauté, plairont davantage à leur mère. Tantôt c'est un compliment qu'ils lui adressent, où ils mettent tout leur cœur et dans lequel ils ont bien soin de faire entrer la promesse de la rendre heureuse. Enfin, quoi qu'ils fassent, la fête d'une mère est toujours un moment de bonheur pour l'enfant qui offre, pour la mère qui reçoit, et même pour tous les autres membres de la famille.

En commençant ce soir avec vous les pieux exercices du mois de Marie, j'éprouve le besoin de vous dire : « Chers enfants, ouvrez vos âmes à la joie. Voici la fête de la Reine du ciel, sa grande fête qui va se prolonger pendant trente jours. Préparez vos chants, vos fleurs, vos offrandes, mais surtout préparez vos cœurs affectueux et reconnaissants, car il s'agit de célébrer une mère et la meilleure de toutes les mères. »

I

Oui, Marie est votre mère. Ce n'est pas moi qui vous le dis. C'est N.-S. Jésus-Christ lui-même. Vous connaissez cette scène de l'Evangile. Agonisant sur la croix, Jésus vit sa mère et à côté d'elle S. Jean, le disciple bien-aimé. Ecoutez ses dernières paroles, car elles sont pour vous. Jean était là à votre place ; vous étiez là dans la personne de ce disciple que Jésus aimait d'un amour de prédilection, parce qu'il était de tous ses apôtres le plus jeune et le plus innocent. Jésus vous connaissait donc déjà, vous étiez présents à sa pensée et il vous aimait. Or voici ce qu'il vous disait en s'adressant à S. Jean : « Mon enfant, voici votre Mère ! » Comme s'il eût dit : « Voici que je meurs. Mais je ne vous laisse pas orphelins. Je vous donne ma mère pour qu'elle soit la vôtre. Aimez-la, comme je l'ai aimée ! »

Marie est donc votre mère par la volonté de Jésus. Quelle reconnaissance vous devez à ce bon Maître pour un pareil don ! Y a-t-il sur la terre une chose qui vaille une bonne mère ? Non. Pour qui n'en a plus (serait-il riche et puissant), la vie est bien triste. Heureux qui possède encore sa mère ! Après avoir veillé sur le berceau de son enfant, elle sera pour lui, quand il aura grandi, la confidente de ses secrets, la consolatrice de ses peines, sa ressource dans le malheur, une seconde providence. Vient un jour où l'enfant a gravement offensé son père : il n'ose plus reparaître à la maison paternelle; le désespoir commence à le saisir. Enfant, rien n'est perdu si tu as encore ta mère. Reviens à elle : tu ne seras point repoussé. Son cœur ne sait point haïr, sa bouche ne te maudira point. Elle demandera ta grâce et te ménagera le pardon. Quelle fortune qu'une bonne mère !

Mais si telle est, mes enfants, la bonté et la tendresse de nos mères, qui nous dira l'amour de Marie, notre mère du ciel ?

Elle n'a pas refusé de nous adopter pour enfants : dès lors, nous pouvons être certains qu'elle nous aime. Elle nous aime parce que Jésus nous aime et qu'elle ne fait avec Jésus qu'un même cœur. Elle nous aime d'autant plus que nous lui avons coûté beaucoup de larmes. Elle nous aime tous ; les justes qui sont sa couronne et sa gloire, mais elle aime aussi les pauvres pécheurs dont elle est l'avocate et le refuge. Elle vous aime, vous, mes enfants, d'une affection toute particulière, parce qu'elle voit en vous les amis et les serviteurs dévoués de son Jésus.

Et elle ne demande qu'une chose : vous aimer encore, vous aimer toujours. Mère éclairée, elle connaît tous les dangers que vous pouvez courir. Quelle consolation de pouvoir vous dire à chaque instant : « Marie, ma mère du ciel, me voit. Elle me suit dans mon pèlerinage ici-bas, comme une mère qui ne quitte pas son enfant des yeux ! » Mère dévouée, elle nous a tant aimés qu'elle a livré pour nous à la mort son fils unique et bien-aimé, son Jésus. Après ce sacrifice, que ne fera-t-elle pas pour nous sauver ? Rien n'arrête une mère quand elle voit son enfant en péril ; rien n'arrête la mère de nos âmes quand il s'agit de nous arracher à Satan. Fallût-il descendre du ciel pour nous tirer du péché, elle viendrait nous exhorter au repentir avec cette éloquence irrésistible d'une mère qui ne veut pas que son enfant périsse.

Enfin, mère toute puissante, pourrions-nous en douter ? Sur la terre, Jésus lui était soumis : au ciel il ne lui obéit pas moins. Marie, a dit un saint, c'est une toute-puissance à genoux. Une larme de ses yeux, une parole de sa bouche, un soupir de son cœur effacerait devant Dieu toute une vie d'iniquités.

Allez donc à la Sainte Vierge, mes chers enfants, avec une confiance sans bornes, et dites-lui : « O Marie, vous êtes ma mère, et moi, je suis votre enfant ! »

II

Mais savez-vous à quels signes on reconnaît le véritable enfant de Marie ? A ces trois signes : l'amour, la prière et la ressemblance.

Vous dire d'aimer la Sainte Vierge, n'est-ce point vous faire une recommandation superflue ? Commande-t-on à un enfant d'aimer sa mère ? Aimez donc Marie, puisque c'est le devoir de tout chrétien. Aimez-la comme Jésus son fils l'a aimée. Aimez-la comme l'ont aimée les saints, ses vrais serviteurs. Parler de la Sainte Vierge, chanter ses louanges, orner ses autels, visiter ses sanctuaires, ils n'avaient pas de plus grand bonheur. « Vous aimez donc bien la Sainte Vierge ? » demandait-on à l'un d'eux, l'angélique S. Stanislas Kostka. — « Elle est ma mère, que puis-je dire de plus ? » répondit le saint jeune homme, avec des larmes dans les yeux.

On raconte qu'un jour S. Ignace de Loyola renvoya de sa compagnie un jeune novice en qui il ne remarquait aucune dévotion pour la Sainte Vierge. Eh bien ! moi aussi, si je rencontrais un enfant à qui le nom de Marie ne dirait rien, qui n'éprouverait pour elle que froideur et qu'indifférence, je lui dirais : « Mon ami, vous n'êtes pas des nôtres. Retirez-vous. Votre accent trahit la voix de l'étranger. »

Aimez donc Marie, comme l'enfant aime sa mère. Priez-la souvent, recourez à elle dans tous vos besoins. Voyez le petit enfant. S'il a faim, s'il a soif, s'il a peur, s'il souffre, s'il se voit en danger, que fait-il ? quelle est la première personne qu'il appelle à son aide ? C'est sa mère... Enfants de Marie, faites de même. Lorsque vous vous sentez tristes, regardez la Sainte Vierge, appelez Marie. Lorsque vous voyez l'orage de la tentation se lever auprès de vous, lorsqu'il vous semble que votre navire va se briser aux écueils de ce monde, regardez la Sainte Vierge, appelez Marie. Si l'horreur de vos péchés, si la crainte des jugements de Dieu vous trouble et vous épouvante, regardez et appelez Marie. En un mot, que son souvenir soit toujours dans vos cœurs et son nom sur vos lèvres ! A sa suite, vous ne pouvez vous égarer. Tant qu'elle vous soutient, vous ne pouvez tomber ; tant qu'elle vous protège, vous ne pouvez rien redouter. Pourvu qu'elle favorise votre navigation, vous arriverez sûrement au port.

Mais surtout, enfants de Marie, imitez votre mère. A quelle condition, dites-moi, une mère est-elle contente et se trouve-t-elle honorée comme elle doit l'être ? Assurément, son enfant la réjouit quand il lui témoigne sa tendresse en l'embrassant chaque matin et chaque soir, quand il lui procure de temps en temps une surprise agréable, quand il se montre plein de respect à son égard. Mais, je vous l'affirme, toutes ces choses-là ne sont pour elle que l'accessoire. Une mère pieuse, chrétienne (comme le sont toutes vos mères) tient avant tout à ce que son enfant soit vertueux et qu'il suive les exemples qu'elle lui donne.

Or, mes enfants, votre mère du ciel, la T. S. Vierge, vous a donné l'exemple de toutes les vertus. Et ce qu'elle vous demande surtout, comme preuve d'amour, c'est que vous marchiez sur ses traces et que vous retraciez en vous son image. Elle craignait le péché : ayez-le, comme elle, en horreur. Elle aimait la prière : soyez pieux comme elle. Elle était humble, obéissante et douce : appliquez-vous à lui ressembler par toutes ces belles vertus.

Alors vous la verrez, cette divine Mère, s'approcher de vous, et vous l'entendrez dire en parlant de vous ce qu'une illustre dame romaine disait un jour en parlant de ses deux fils : « Ces enfants sont mes délices, les plus beaux diamants de ma couronne. »

* *

J'ai lu quelque part qu'un riche seigneur étant en promenade rencontra un petit garçon dont le visage lui rappela celui de sa mère. « Vrai, se dit-il, si cet enfant avait cinquante ans, je croirais que ma mère est ressuscitée. » Et il fut si charmé, si attendri, qu'il adopta l'enfant, le conduisit dans son château et le rendit heureux. Eh bien ! si vous imitez la Sainte Vierge, Jésus, le divin Roi, sera frappé de votre ressemblance avec son auguste mère. Il vous adoptera pour héritiers, vous introduira dans son palais du ciel et vous rendra heureux pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

II

MARIE MODÈLE DE PRIÈRE

Mes frères,

Ce qu'il nous convient de demander en ce début du mois de Marie, à la T. S. Vierge notre Mère, c'est de nous enseigner à prier. Elle est en effet pour nous le modèle de la prière comme de toute vertu et de toute perfection.

Redisons d'abord avec quelle insistance Notre-Seigneur exige de nous la foi dans la prière si nous voulons qu'elle soit exaucée. Et nous saisirons ensuite sur le vif, dans la scène des noces de Cana, la foi admirable de la T. S. Vierge dans sa prière.

De Notre-Seigneur nous recevrons l'enseignement ; de Marie nous recevrons l'exemple.

I. — *Nécessité de la foi dans la prière*

S'il y a une condition de la bonne prière sur laquelle Notre-Seigneur ait particulièrement insisté, par ses paroles comme par sa conduite, c'est assurément la confiance. On peut s'en étonner de prime abord. Car enfin comment n'avoir pas naturellement confiance en un Dieu qui se fait appeler et qui est en réalité notre Père ? On finit par le comprendre quand on a rencontré tant et tant d'âmes qui nous répliquent, découragées, lorsqu'on leur recommande la prière dans leurs épreuves, leurs difficultés, leurs tentations ;

« A quoi bon ? J'ai beau prier, le bon Dieu ne m'exauce pas. »

Dieu ne les exauce pas. Et comment les écouterait-il, avec ces sentiments d'hésitation, de défiance, de doute même que trahissent leurs paroles ? Dieu ne les exauce pas. Mais ces âmes n'ont pas gros de foi comme un grain de sénevé. Dieu ne les exauce pas. Mais elles le prient par acquit de conscience, avec l'arrière-pensée, plus ou moins définie peut être, de l'inutilité de leurs prières.

Or Dieu n'écoute pas le murmure des lèvres ; il n'exauce que la foi confiante des cœurs.

Qu'on se rappelle l'Evangile.

Les malades, les infirmes, tous les éprouvés de la vie, viennent à Jésus qui prêche aux alentours. Il leur rend la santé, la liberté de leurs membres, le courage de vivre. Et pourquoi ? Ecoutons ce qu'il ajoute toujours : « Allez en paix, votre foi vous a sauvés. »

Des lépreux sont là-bas qui se tiennent à distance, comme l'ordonne la loi, pour prévenir toute contagion. Mais ils crient de toute la force de leur voix et surtout de toute la véhémence de leur désir : « Jésus, fils de David, ayez pitié de nous ! » Jésus leur commande d'approcher. Que leur dit-il ? « Croyez-vous que je puisse vous guérir ? » Et sur leur réponse affirmative, il les exauce : « Alors, je le veux, soyez guéris. »

Lazare est mort. Marthe accourt au-devant du Maître. Sur un ton de plainte, à cause de l'amitié qui unissait Jésus et son frère, mais dans des paroles où déjà éclate sa foi, elle ose dire : « Seigneur, si vous aviez été là, mon frère ne serait pas mort ; mais je sais que maintenant encore Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. »

« Je sais que maintenant encore Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. » Réfléchit-on assez à l'audace de cette prière ?

Malgré la discrétion qu'elle y met, ce n'est ni plus ni moins qu'un miracle, et le plus grand des miracles, la résurrection de son frère, que Marthe demande : « Je sais que maintenant encore Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. »

Au gré de Notre-Seigneur, cette discrétion même pourrait être interprétée comme une hésitation, et il exige un acte de foi explicite : « Votre frère ressuscitera : Je suis la résurrection et la vie ; croyez-vous cela ? » — « Oui, Seigneur, je le crois ; je crois que vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant, qui êtes venu dans ce monde ; je crois donc que tout miracle vous est possible. »

On approche du tombeau. Le Maître ordonne de rouler la pierre qui ferme l'entrée du sépulcre. Marthe se permet de faire remarquer délicatement que voilà quatre jours que le corps de son frère est là... et peut-être, dans cette remarque, y a-t-il, en même temps qu'une manière de prévenir Notre-Seigneur, sinon un doute, du moins l'objection humaine.

Notre-Seigneur se retourne vers elle et encore une fois exige qu'on lui fasse confiance : « Ne vous ai-je pas dit que, si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu ? »

Si parfois le Maître semble ne pas entendre, s'il fait la sourde oreille, s'il tarde, c'est qu'il veut éprouver la foi de qui l'invoque.

Une femme de Chanaan, c'est-à-dire des pays païens, vient le trouver et lui dire dans sa douleur : « Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi, car ma fille est possédée du démon. » Volontairement Jésus reste indifférent à cette prière éplorée d'une mère. Elle a crié, selon le récit de l'Evangile, et il ne l'entend pas. Il ne répond pas un mot.

Les disciples s'interposent ; ils intercèdent pour elle, ne serait-ce que pour avoir la paix : « Accordez-lui ce qu'elle demande, afin qu'elle s'en aille, car elle ne cesse de crier derrière nous. » Mais Jésus, d'un mot, ferme la porte à toute nouvelle intervention : « Je n'ai pas été envoyé pour les païens, mais pour les brebis perdues de la maison d'Israël. »

Alors c'est un véritable assaut que livre la foi de la Chananéenne. Elle s'approche de Jésus, elle se prosterne à ses pieds, elle le supplie : « Seigneur, venez à mon secours. »

Troisième refus, et refus qui serait brutal s'il ne préparait le triomphe de la foi dans la prière. Notre-Seigneur, cette fois, s'adresse à elle et lui dit : « Ce serait mal à moi de prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens. » — « C'est vrai, Seigneur, mais les chiens ont droit au moins aux miettes qui tombent de la table de leur maître. » Alors Jésus n'y tient plus : « O femme, votre foi est grande, qu'il vous soit fait comme vous désirez. »

Les voilà, les miracles évangéliques de la prière confiante.

Comme exemple de prière confiante, de la toute-puissance de la foi dans la prière, il y a dans l'Evangile, quand on sait lire, une scène supérieure à celle-là : c'est Marie arrachant son premier miracle à Jésus qui refuse. Scène supérieure, car la foi de Marie, dans son silence même, apparaît plus profonde et plus sûre d'elle-même. Quand son Fils a écarté sa demande par un non, elle agit comme s'il avait dit oui.

II. — *La foi de la prière de Marie*

En ce temps-là donc, il y eut des noces à Cana de Galilée, raconte l'Evangéliste S. Jean, et la Mère de Jésus était là. Il est probable que Marie était parente de l'un ou de l'autre des fiancés ou du moins de leurs relations. Avec elle et à cause d'elle, son Fils fut aussi invité au mariage de Cana, ainsi que les quelques disciples devenus depuis quelque temps sa compagnie habituelle.

Notre-Seigneur, qui devait ramener le mariage à sa sainteté primitive et l'élever à la dignité de sacrement, accueillit volontiers cette occasion providentielle qui lui était offerte de le sanctifier par sa présence. Loin de se dérober, Jésus et Marie prirent donc part aux décentes réjouissances d'un mariage. Comme les autres invités, ils assistèrent au joyeux défilé qui, selon l'usage, amenait vers le soir la fiancée de sa maison à celle de

son époux. Comme les autres invités encore, ils entrèrent dans la salle du banquet.

Les festins de noces, même chez les petites gens, ne vont jamais sans quelque éclat. Cependant à Cana, la fête était donnée par une famille évidemment de la même condition modeste que les invités, que Jésus et Marie. Elle avait dû restreindre dépenses et préparatifs au strict nécessaire et même plus qu'il n'aurait fallu. Et cela suffit à expliquer, sans recourir à la présence inopinée des futurs apôtres, — explication assez étrange, — que le vin se trouva à manquer avant la fin du repas.

Avec son instinct et son regard de femme, de maîtresse de maison, très sensible aux moindres détails de l'intérieur, Marie se rend compte de la situation. Elle s'émeut de cet embarras domestique, car elle est femme, elle est mère, elle est pauvre, elle est bonne. A tout prix elle veut éviter toute confusion devant leurs invités aux jeunes époux dont elle partage la fête. Elle sait à qui s'adresser pour cela.

Elle prévient donc discrètement son divin Fils que le vin va manquer. C'est alors que Notre-Seigneur lui fait cette réponse qui semble d'abord étrange dans la bouche de son enfant, plus étrange encore que le refus du Sauveur à la Chananéenne : « Que me voulez-vous ? Mon heure n'est pas encore venue. » Prononcées évidemment avec une affectueuse douceur, ces paroles n'en contenaient pas moins un refus d'intervenir, refus motivé par les dispositions de la Providence sur la mission de Notre-Seigneur : l'heure n'avait pas encore sonné pour Jésus dans les plans de son Père, qu'il manifestât publiquement sa divinité par un miracle.

Mais Marie sait bien que ces dispositions de la Providence sont souvent conditionnelles, qu'elles dépendent pratiquement de notre conduite, qu'elles s'accomplissent ou ne s'accomplissent pas suivant le jeu de cette force toute puissante qu'est la prière.

N'est-ce pas ce que nous voyions tout à l'heure ? Jésus déclarait à la Chananéenne que les ordres du Père l'empêchaient de faire des miracles pour une étrangère à la nation juive. Et quelques minutes après, aux larmes et aux cris de cette étrangère, il accordait le prodige qu'il venait de refuser.

Devant cette fin de non-recevoir de son Fils qu'elle sait très bon et tout puissant, que fait Marie ?

Au moment même que Notre-Seigneur semble écarter sa demande, elle fait signe aux serviteurs d'approcher, elle les adresse à Jésus et elle les lui laisse avec cette simple consigne : « Quoi qu'il puisse vous dire, faites-le. »

« Quoi qu'il puisse vous dire, faites-le. » C'est le témoignage de sa confiance. Sa prière faite, elle ne doute pas un instant que désormais tout soit sauf et que d'une façon ou d'une autre Jésus va sortir les époux d'embarras.

« Quoi qu'il puisse vous dire, faites-le. » C'est aussi une invitation à la même confiance pour les serviteurs. Peut-être, faute de savoir que cet invité est un invité de marque, qu'il est le Fils même de Dieu, le Messie attendu, peut-être vont-ils hésiter à faire ce qu'il commandera.

« Quoi qu'il puisse vous dire, faites-le. » C'est enfin une mise en demeure pour Jésus, qui entend, de sauver la situation. Devant une foi aussi sûre d'elle-même, autant et plus que par respect pour sa mère, il faut qu'il agisse.

S. Jean Climaque appelle la prière une pieuse tyrannie qui s'exerce sur Dieu : *pia tyrannis Deo*. Si ce mot lui convient, c'est surtout ici, à cette maternelle violence que Marie fait à la volonté et à la toute-puissance de son Fils. Légitime violence qui, loin de l'offenser, lui plaît.

Car voyez : aussitôt Notre-Seigneur ordonne aux serviteurs de remplir d'eau les urnes de pierre placées devant la tente du banquet pour les purifications d'usage chez les Juifs avant les repas. Et quand ils les eurent remplies jusqu'aux bords, il leur dit : « Puisez-y maintenant et présentez la coupe au maître du festin. » Et celui-ci, après avoir goûté, fit ses compliments aux hôtes devant tous les convives.

La prière de Marie avait été exaucée. Jésus venait de changer miraculeusement l'eau en vin.

* *

Voulons-nous que nos prières soient aussi exaucées ? Animons-les toujours de cette foi tant recommandée par Notre-Seigneur et dont Marie nous donne un si parfait exemple.

Il n'y a pas de prière que Dieu n'écoute. Il se peut qu'il ne nous accorde pas l'objet précis de nos désirs. Il sait tout. Ce que nous envisageons comme un bien pourrait être parfois en définitive le plus grand malheur de notre vie. Est-ce qu'une mère ne doit pas parfois refuser certaines demandes de son enfant, sans que cet enfant en comprenne le pourquoi ? Mais ne disons jamais qu'il reste sourd à ces prières, puisqu'il nous donne, à notre insu, plus et mieux que nous ne demandions.

Mais, encore un coup, demandons avec foi et sans hésitation. Comme le dit l'apôtre S. Jacques, résumant l'enseignement du Maître, « celui qui hésite est semblable aux flots de la mer et ne recevra rien de Dieu. » (Jac., I, 5-7). La foi, au contraire, — et l'épisode de Cana nous le prouve — soulève les montagnes puisqu'elle décide de la conduite de Dieu.

POUR L'INVENTION DE LA SAINTE CROIX

(3 mai)

TROIS LEÇONS DE LA FÊTE

Mes frères,

L'invention ou la découverte de la Sainte Croix de Notre-Seigneur par sainte Hélène représente pour l'Eglise un si cher souvenir qu'elle tient à célébrer chaque année son heureux anniversaire. On comprend qu'aucune relique ne pouvait lui être plus précieuse, ni les ossements de ses plus grands martyrs, ni les objets familiers de la

Sainte Famille dans la maison de Nazareth. La croix, c'est l'instrument de notre Rédemption, le signe de ralliement de toutes les âmes sauvées, l'étendard glorieux qui dominera l'assemblée des vivants et des morts au jugement général, dans cette manifestation suprême aux yeux de tous de la royauté du Christ.

Il était donc bon que l'Eglise instituât une fête spéciale pour entretenir dans la mémoire de ses enfants l'histoire de cette découverte de la vraie croix.

Aussi bien cette histoire comporte des leçons toujours actuelles. N'a-t-on pas dit de l'histoire qu'elle est un perpétuel recommencement ? C'est bien vrai de cette invention de la Sainte Croix, comme il nous sera facile de le constater en suivant, dans le saint office de ce jour, les trois leçons du IIe nocturne des Matines, qui forment comme les trois chapitres du récit de la découverte de la vraie croix.

I. — *Vénus substituée à la croix*

Constantin venait de remporter sur Maxence l'éclatante victoire du Pont Milvius. Plus qu'à la sagesse de son commandement et à la bravoure de ses soldats, il la devait à l'intervention du ciel. Une croix lumineuse s'était dessinée au-dessus de la mêlée qui portait le secret de la victoire : « *In hoc signo vinces.* Tu vaincras par ce signe, » lui avait révélé l'oracle divin.

La mère de l'empereur, sainte Hélène, avait à cœur, plus que personne, d'offrir un ex-voto d'action de grâces pour la victoire de son fils. Dieu lui-même le lui inspira en songe. Elle irait à Jérusalem reconquérir cette croix dont le signe dans le ciel avait mené Constantin au triomphe.

C'était bien une vraie conquête à faire. Les païens avaient tout organisé depuis longtemps déjà pour faire disparaître le souvenir de cette croix, scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils. Ils avaient élevé sur le Golgotha, à l'emplacement même de la crucifixion, une statue de Vénus, la déesse du plaisir et de la luxure.

L'histoire se répète. Les ennemis de la croix n'ont pas recours à d'autres moyens. Ils substituent aux leçons austères de la croix l'invitation à la vie facile des plaisirs.

Périodiquement aussi des bas-fonds de notre nature se soulèvent des lames chargées de boue qui menacent de submerger la morale chrétienne, à base de sacrifice et de renoncement. Il y a toujours tendance à ce retour aux mœurs plus faciles et même au libertinage. La société chrétienne risque de se paganiser sous la poussée de la sensualité jamais morte.

Sans nous ranger au nombre de ceux qui incriminent en tout leur siècle, ne faut-il pas reconnaître pourtant que nous sommes à un de ces tournants où l'humanité réinstalle Vénus à la place de la croix ? Chaque année, à la période des bains de mer, non seulement les évêques, mais nos journaux eux-mêmes élèvent la voix contre le scandale des plages. Et dans une récente allocution aux prédicateurs de Carême de la ville de Rome, le Souverain Pontife n'a-t-il pas dû stigmatiser cette tendance au paganisme qui se manifeste par le monde et notamment le culte du nu ? Ne leur a-t-il pas recommandé particulièrement de veiller attentivement à la contradiction qu'on rencontre trop fréquemment entre la foi que les fidèles croient avoir et le genre de vie, empreint d'un grand esprit païen, qu'ils pratiquent aujourd'hui ?

II. — *Le miracle au contact de la vraie croix*

Après avoir renversé la statue de la déesse impure, on procéda à la recherche de la vraie croix. Les fouilles amenèrent la découverte de trois croix et de l'écriteau qui portait le motif de la condamnation de Jésus : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs. » Mais cet écriteau, détaché de l'instrument du supplice, ne permettait plus de reconnaître laquelle des trois croix découvertes était celle de Notre-Seigneur.

Après des prières publiques, on implora un signe du ciel. Macaire, évêque de Jérusalem, appliqua successivement chacune des trois croix à une malade absolument désespérée. Au contact de la troisième, le signe était acquis : la malade se levait subitement et complètement guérie.

Ce nouvel épisode de la découverte de la vraie croix offre, lui aussi, un riche symbole.

Pour guérir l'humanité malade, il n'y a qu'un remède : le retour aux leçons de la croix du Sauveur.

Si enclin qu'on soit à s'adapter aux nécessités du temps, ce serait s'illusionner gravement que de rêver d'un christianisme vidé de mortification et de pénitence. C'est la croix qui a sauvé l'humanité, comme nous l'a rappelé d'une façon plus forte le XIXe centenaire de la Rédemption que l'univers vient de célébrer après Rome. C'est la croix qui sauvera chaque âme en particulier : « Ceux qui sont du Christ, écrit l'apôtre S. Paul, ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises. » (Gal., v, 24).

Dans sa lettre enflammée aux « Amis de la croix, » le Bienh. de Montfort écrivait avec une éloquence entraînante où vibre son âme d'apôtre, mais qui n'exagère pas : « Vous êtes membres de Jésus-Christ, quel honneur, mais quelle nécessité de souffrir en cette qualité ! Le chef est couronné d'épines, et les membres seraient couronnés de roses ! Le chef est bafoué et couvert de boue, et les membres seraient couverts de parfums sur le trône ! Le chef n'a pas un oreiller pour se reposer, et les membres seraient délicatement couchés sur la plume et le duvet ! Ce serait un monstre inouï. Non, non, nos chers compagnons de la croix, ne vous y trompez pas : ces chrétiens que vous voyez de tout côté, ornés à la mode, délicats à merveille, élevés et graves à l'excès, ne sont pas les vrais disciples ni les vrais membres de Jésus crucifié ; vous feriez injure à ce chef couronné d'épines et à la vérité de l'Evangile que de croire le contraire.

O mon Dieu ! que de fantômes de chrétiens qui se croient être les membres du Sauveur et qui sont ses persécuteurs les plus traîtres, parce que, tandis que de la main ils font le signe de la croix, ils en sont les ennemis dans leurs cœurs ! Si vous êtes conduits par le même esprit, si vous vivez de la même vie que Jésus-Christ, votre chef tout épineux, ne vous attendez qu'aux épines, qu'aux coups de fouet, qu'aux clous, en un mot qu'à la croix, parce qu'il est nécessaire que le disciple soit traité comme le maître et le membre comme le chef, et si le ciel vous présente, comme à sainte Catherine de Sienne, une couronne d'épines et une couronne de roses, choisissez avec elle la couronne d'épines sans balancer, et vous l'enfoncez sur la tête pour ressembler à Jésus-Christ. »

III. — *La Basilique Sainte-Croix*

Ce miracle avait authentiqué la croix du Sauveur. Plus de doute. L'Eglise rentrait en possession de la plus précieuse relique qu'elle pût souhaiter.

Hélène voulut lui faire un reliquaire à sa taille. Elle fit élever à Jérusalem une magnifique basilique où l'on vénérerait une partie de la vraie croix. L'autre partie, elle l'emporta à Rome, où elle construisit une nouvelle basilique, celle que l'on désigne aujourd'hui encore du nom de Ste-Croix de Jérusalem et où tous les pèlerins de la Ville éternelle viennent s'agenouiller devant le bois de leur salut.

L'empereur Constantin voulut s'associer à ces hommages rendus par sainte Hélène au signe qui lui avait donné la victoire. La croix était toujours un des supplices en usage pour les condamnés à mort. Il la supprima : désormais elle ne serait plus l'opprobre des hommes, mais, en souvenir du martyre de Notre-Seigneur, un sujet de gloire et un objet de vénération.

Unissons-nous à ces honneurs rendus à la croix par sainte Hélène et par Constantin.

Elevons-lui d'abord en nous un temple. Que dans notre esprit et dans notre cœur elle soit en vénération, non pas seulement celle qui est le signe de la croix de Jésus, mais encore celle qui est comme une parcelle de la vraie croix, notre croix à nous faite de toutes les épreuves que la divine Providence permet dans notre vie pour nous associer à la grande expiation rédemptrice du Christ. Peut-être cette croix-là, l'avons-nous maudite jusqu'ici ; qu'elle reçoive maintenant l'hommage de notre résignation et de notre acceptation.

Bien plus, qu'elle nous devienne un motif de fierté. Et non pas, encore une fois, celle qu'on épingle aujourd'hui sur la poitrine de nos héros, mais la vraie croix, celle qui est notre part de la croix du Christ. Que nous pensions et que nous disions comme S. Paul : « Pour moi. Dieu me garde de me glorifier, si ce n'est dans la croix de N.-S. Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié pour moi, comme je le suis pour le monde. » (Gal., VI, 14).

* *

Aux premières vêpres de cette fête, l'Eglise fait retentir une vibrante acclamation à la croix : « O croix, plus brillante que tous les astres, célèbre dans le monde, digne de l'amour des hommes, plus sainte que tout, qui seule avez été digne de porter la rançon du monde ; bois aimé, qui soutenez les clous aimés, le fardeau aimé, sauvez ce peuple ici présent, accouru en ce jour pour célébrer vos louanges. » (Ant. de *Magnificat)*.

Ne devons-nous pas les faire nôtres, cette acclamation et cette prière, après ce que nous venons de dire ? Car vraiment il n'y a de salut pour nous qu'en la croix : en la croix qui nous délivrera des tentations de la chair, qui nous guérira de nos langueurs spirituelles, qui nous associera au Christ.

O Crux, ave, spes unica ! Salut, ô Croix, unique espérance. Ainsi soit-il.

POUR LE PATRONAGE DE S. JOSEPH

I

LE SILENCE DE S. JOSEPH

Mes frères,

Les écrivains sacrés ont fait en un seul mot la louange la plus magnifique de S. Joseph, en le proposant comme un homme juste, non pas seulement dans l'opinion des hommes, mais en vérité et selon Dieu : *cum esset justus ;* et ils nous font juger de son éminente sainteté, en nous apprenant qu'il était compris dans le décret éternel du salut du monde pour être l'époux de Marie et le Père adoptif de Jésus, le chef et le conducteur de la plus noble et de la plus sainte famille qui fut jamais sur la terre. Ils ne nous laissent ignorer ni les grandeurs de son origine, ni ses privilèges, ni ses actions, ni ses vertus ; mais dans tous les récits qu'ils font de lui, ils ne nous rapportent aucune de ses paroles, ils nous le représentent toujours auprès du Verbe, sans jamais le faire parler ; en sorte que si l'on recherche le caractère particulier de grâce et de vertu par lequel Dieu a distingué S. Joseph de tous les autres saints dont l'Eglise nous fait honorer la mémoire, on trouve que c'est le silence admirable qu'il a gardé toute sa vie.

Joseph est un homme qui pense et qui agit sans cesse, mais qui ne parle pas ; un homme qui n'a de mouvement que pour exécuter tous les ordres de Dieu, mais qui garde toute sa vie ce silence mystérieux qui était nécessaire à la place éminente dont le ciel l'avait honoré. Un si grand exemple est également salutaire aux âmes pieuses qui vivent dans la retraite, puisqu'un saint appelle le silence l'ange gardien du recueillement, et à ceux qui sont engagés dans le monde où les péchés de la langue font des ravages si funestes.

I

Quand on observe les différents caractères des hommes, on reconnaît que les faibles esprits sont

ceux qui parlent le plus. Comme ils sont d'une capacité étroite qui ne peut rien contenir, ils se répandent d'abord en disant tout ce qu'ils savent, et ne pouvant ensuite souffrir ce vide, ils cherchent à le remplir, en s'informant de tout; si bien qu'ils parlent ou par une indiscrète légèreté pour publier ce qu'ils savent, ou par une indiscrète curiosité pour s'informer de ce qu'ils ignorent. C'est donc la vertu des grandes âmes de pouvoir s'empêcher de parler, comme c'est le défaut des petites d'être incapables de se taire.

C'est pourquoi l'Evangile nous représente S. Joseph, non pas comme un homme ordinaire. mais comme un grand homme : *vir ;* parce que, encore qu'il menât une vie commune en apparence, il se distinguait des autres hommes par un silence admirable qui était l'indice de la grandeur et de la force de son âme.

1. D'abord il ne parle pas de ce qu'il sait. Ne pensez pas que le silence de S. Joseph, que Dieu avait choisi pour l'exécution des plus grands desseins, fut en lui l'effet de l'ignorance. Cet homme simple qui ne parle point, pense d'une manière sublime; mais il devait se taire parce que Dieu voulait que le mystère de l'Incarnation fût traité par les hommes comme il l'avait traité lui-même. Or Dieu l'avait caché, dit S. Paul, dans les ombres impénétrables de l'éternité : *mysterium quod absconditum fuit a sæculis et generationibus,* et il voulait le manifester dans le temps heureux marqué dans les décrets de sa miséricorde : *nunc autem manifestatum est sanctis ejus.* (Col., I, 26). Et pour cela il lui fallait des hommes qu'il pût charger du soin de l'annoncer au monde, quand le moment serait venu; mais auparavant un homme capable de le tenir secret.

Il en trouvera un grand nombre pour aller répandre sa parole jusqu'aux extrémités de la terre. Aux douze apôtres qu'il choisit d'abord sur le rivage de la mer, il associe un grand nombre de disciples auxquels il donnera des successeurs jusqu'à la fin des siècles. Mais comme rien n'est plus rare que de trouver des hommes qui sachent se taire, Dieu n'en choisit qu'un seul pour être le confident du mystère qu'il avait résolu de cacher : et la gloire de S. Joseph est d'avoir été le confident unique des secrets du ciel ; et la grandeur d'âme de S. Joseph consiste en ce qu'il n'a jamais découvert ce que Dieu avait déposé dans son cœur, puisque sa capacité fut assez vaste pour contenir le plus grand secret de Dieu, sans se décharger de l'abondance des choses qu'il renfermait.

Joseph est le premier à qui le ciel apprend par un ange l'heureuse nouvelle de l'Incarnation du Fils de Dieu. La Vierge prédestinée qui doit l'enfanter par miracle est son épouse. et il ne parle pas au monde de cet événement qu'il attendait avec tant de soupirs et depuis tant de siècles ; parce que l'Esprit-Saint qui donnera des langues de feu aux apôtres, qu'il avait destinés à la mission glorieuse d'annoncer l'Evangile à tout l'univers, avait opéré un prodige contraire en la personne de S. Joseph, en dilatant son cœur, pour qu'il fût capable de contenir le plus grand et le plus incompréhensible de tous les mystères, et en le fermant, afin que le secret divin, qui n'était que pour lui seul, n'en sortît point et qu'il n'en parlât jamais parce que Joseph eût renversé l'ordre de la Providence s'il eût révélé ce mystère, comme la révélation d'un secret important renverse l'ordre établi dans la société et ne peut causer que le trouble et la discorde dans les Etats.

2. La grandeur et la force d'âme de S. Joseph ne paraissent pas seulement en ce qu'il peut retenir ce qu'il sait, mais encore en ce qu'il ne montre nulle curiosité pour savoir ce que Dieu veut qu'il ignore. L'ange lui dit de prendre le Fils et la Mère et de se retirer en Egypte (Matth., II, 13) ; et quoiqu'il dut être surpris de voir que Celui qui venait sauver les autres ne pouvait se sauver lui-même, il ne s'informe ni des raisons de cette fuite, ni des conséquences qu'elle devait avoir; il ne représente à l'Envoyé céleste ni l'obscurité de la nuit ni les périls ordinaires d'un long voyage; mais se renfermant dans le mérite de l'obéissance et de la foi, il part sans délai comme sans murmure, sous la garde de la Providence, avec l'Enfant et la Mère, et va cacher le trésor du monde dans la terre étrangère.

L'ange apparaît de nouveau et lui commande de quitter l'Egypte et de retourner dans la Judée ; et il revient en gardant toujours le même silence de respect et de soumission aveugle à la volonté de Dieu, en ne prenant pour règle de toute sa vie que les ordres souverains qu'il plaît au ciel de lui révéler. Ainsi, on peut dire que S. Joseph fut exempt de la curiosité naturelle à l'esprit humain, parce que dans le commerce qu'il eut avec les anges, et avec Jésus-Christ même durant la plus grande partie de sa vie, le désir de savoir les secrets du ciel ne lui a jamais fait rompre le silence, pour s'informer par des questions indiscrètes des choses que Dieu lui laissait ignorer.

Et voilà ce qui doit confondre les esprits téméraires qui, au lieu de se tenir dans les bornes que la religion nous impose à l'égard des vérités qui sont au-dessus de la raison, veulent sonder la profondeur des mystères les plus impénétrables de la sagesse divine et prétendent, dit Tertullien, en savoir plus que les prêtres les plus habiles et les plus éclairés : *scire quod nesciat sacerdos.* Il n'appartient pas, dit S. Ambroise, à la faiblesse des hommes d'approfondir les secrets que Dieu s'est réservés, et ils ne doivent pas non plus refuser de croire ce que sa bonté leur a découvert. C'est la règle que S. Joseph a suivie lorsque, soumettant sa raison à l'obscurité de la parole de Dieu, il la conserve dans son cœur et l'accomplit sans chercher à la comprendre. J'en conclus qu'il est cet homme parfait dont parle l'Ecriture, qui ne pèche point par la langue et sur le silence duquel Dieu même veut pouvoir se reposer.

II

Mais il faut voir jusqu'à quel point il a porté la prudence et la discrétion dans les épreuves les

plus difficiles. Avant que l'Esprit-Saint lui eût révélé le mystère qu'il avait opéré dans la Sainte Vierge, S. Joseph eut l'esprit agité par de cruelles incertitudes ; mais il garda le silence dans une rencontre où le cœur humain ne manque jamais d'éclater. Au lieu de se rendre l'accusateur de son épouse dont il connaissait la vertu, il se tait sur le prodige qui l'étonne et ne fait entendre ni murmure, ni plainte, parce que la prudence et la charité, toujours contraires à la sévérité des accusations, s'y opposaient de toute leur force et lui fermaient la bouche. Il savait qu'en parlant il éclaircirait le doute de son esprit et calmerait le trouble de son cœur ; mais Dieu lui avait donné un si grand amour pour le silence, qu'une seule raison de se taire l'emportait dans son esprit sur mille raisons de parler.

Et je remarque qu'en sauvant l'honneur de Marie dans une occasion si délicate, il imite à son égard la conduite que Dieu a tenue pour elle dans l'Incarnation de son Fils. S'il lui donne une épouse, le Fils de Dieu passera pour le fils d'un homme, et s'il ne lui en donne point, la réputation de Marie sera compromise. Or la sagesse divine préfère que la gloire du Fils se trouve un moment obscurcie et que l'on doute pour un temps de sa divinité, plutôt que d'exposer aux doutes et aux outrages des hommes la virginité de sa Mère. Mais si Joseph ne parlait point aux hommes, il s'adressait à Dieu pour le consulter et ne se lassait point de lui dire : « Combien de temps, Seigneur, me laisserez-vous former des résolutions incertaines et gémir dans ce trouble cruel ? » (Ps. XII, 2).

Ce grand saint demeure immobile, attendant humblement en silence l'ordre du ciel pour l'exécuter, et le voici enfin, cet ordre si longtemps attendu. Lorsqu'il pensait ainsi en lui-même, l'ange du Seigneur lui apparut durant le sommeil de la nuit, et, en récompense de sa retenue et de sa foi, lui apprit que le grand mystère du salut du monde allait s'accomplir, et le fit sortir de l'état de trouble et d'agitation qui le faisait souffrir. Mais S. Joseph ne parlera pas davantage après l'apparition de l'ange qui l'a délivré de sa peine ; il persévère dans le silence, parce qu'il se croit plus obligé que jamais de cacher le mystère que le ciel venait de lui découvrir.

III

Il est certain que pour s'acquitter dignement de sa fonction glorieuse de Père adoptif de Jésus-Christ, S. Joseph devait garder le même silence que le Père éternel garda lui-même jusqu'au jour où il fit retentir sa voix sur le Jourdain et reconnut publiquement Jésus pour son Fils bien-aimé. Avant ce jour, on l'appelait fils de Joseph, sans que Joseph ouvrît la bouche pour faire savoir à la Judée que Celui qu'elle nommait le fils d'un artisan était le Fils de l'Eternel. Il fallait que ce Patriarche souffrît sans répliquer qu'on l'appelât père de Jésus, et l'humilité qui lui imposait le devoir de refuser un tel honneur cédait à la loi du silence que la religion lui faisait garder, parce que représentant le Père éternel sur la terre, il devait se taire quand le Père éternel ne parlait pas, afin que l'un ne découvrît point le mystère que l'autre voulait cacher.

Comme Dieu avait fait choix de S. Jean-Baptiste pour parler et faire connaître Jésus-Christ aux hommes, au commencement de sa vie publique, en sorte qu'il pouvait dire aux Juifs qu'il était une voix : *ego vox*, S. Joseph aurait pu dire : « Je suis le silence, » car il avait été choisi de Dieu comme un homme qui ne parlât point et qui se contentât d'agir. Aussi voyons-nous que le Précurseur, tout occupé à parler de son divin Maître, n'agit point auprès de lui ; il le baptise et voilà tout ; au lieu que le père adoptif de Jésus, déchargé de l'obligation de parler, agit sans cesse auprès de sa Personne divine.

Comme Dieu l'avait choisi pour remplir l'office de tuteur et de père à l'égard de celui qui, étant l'objet de ses éternelles complaisances, s'était soumis aux infirmités de notre nature, il lui rend les services que réclamait la faiblesse de son enfance. C'est lui qui le conduit à la crèche et qui le porte au Temple ; c'est lui qui le mène en Egypte et qui le ramène à Nazareth ; c'est lui qui le défend, qui le protège, qui le nourrit du travail de ses mains ; il fait en un mot pour le Fils ce que le Père céleste ferait lui-même s'il était corporel et visible. Voilà deux serviteurs fidèles et prudents : Jean-Baptiste parle et n'agit pas, Joseph agit et ne parle pas, pour se renfermer l'un et l'autre par esprit de religion dans les bornes de leur ministère. Quiconque fait plus qu'il ne doit est téméraire, et qui ne fait pas ce qu'il doit est infidèle.

S. Joseph, toujours attentif à ce qu'il devait à sa vocation, ne sépare jamais le silence et l'action, parce que tous deux étaient également nécessaires dans les premières années de la vie mortelle du Sauveur. Il se contente d'admirer les mystères qu'il était obligé de garder ensevelis dans un profond silence, et lors même qu'il fut affligé de la perte du divin Enfant et ensuite consolé de l'avoir retrouvé dans le Temple, ni la douleur ni la joie ne purent lui arracher une parole, il fallut qu'il empruntât la voix de son épouse pour exprimer tous les sentiments de son cœur : « *Pater tuus et ego dolentes quærebamus te.* » (Luc, II, 48). Mais qui pourrait exprimer le zèle mêlé de crainte et de respect avec lequel il s'acquitta du ministère dont il était chargé ? Dans une pauvre maison préférable à tous les palais des rois de la terre, dans la peine et le travail, parmi les angoisses et les nécessités d'une vie pauvre et cachée, Joseph élevait comme son Fils le Fils du Père éternel qui, tout Dieu qu'il était, ne laissait pas d'être soumis à Marie et à Joseph. Et les anges, ravis d'un tel spectacle, honoraient dans celui que le monde regardait comme le père de Jésus, une grandeur, un mérite incomparable caché sous un extérieur obscur, et la gloire de la Majesté divine dans l'humilité sans bornes de celui qui passait pour le fils de Joseph.

Silence donc, raison humaine, sur tout ce qui te surpasse ! Captive enfin ton orgueil sous l'obéissance de la foi ; et vous, langues téméraires et médisantes qui, après avoir porté la malice de vos jugements jusque dans les replis les plus secrets du cœur humain, donnez vos soupçons et vos opinions pour des certitudes et déchirez la réputation préférable à tous les biens et à la vie même, apprenez qu'il est de la prudence et de la charité de se taire plutôt que de parler mal.

Si S. Joseph a consacré au silence tout le cours de sa vie mortelle, il parle maintenant au ciel en faveur de ceux qui l'invoquent, et sainte Thérèse proteste dans ses écrits qu'elle n'a jamais souffert le refus d'aucune grâce, dès qu'elle eut pris S. Joseph pour son intercesseur. Prions-le donc de parler pour nous dans le ciel et de nous obtenir cette vertu dont il a fait une profession singulière toute sa vie et qui sera comme le sceau que la prudence mettra sur nos lèvres, afin qu'il n'en sorte jamais de ces paroles criminelles ou même inutiles dont il faudra rendre un compte rigoureux au jugement de Dieu.

Si vous parlez beaucoup, dit le Sage, vous ne manquerez pas de commettre plusieurs péchés (Prov., x) : péchés de légèreté, de curiosité, d'indiscrétion, d'irréligion ; vous trahirez les secrets que l'on vous aura confiés, vous profanerez les mystères que vous devez adorer en silence, vous sèmerez la discorde, et vous blesserez la charité. Au contraire, si vous parlez peu, vous serez un homme parfait ; car le silence réglé par la sagesse réunit toutes les vertus, au lieu qu'elles se perdent toutes par l'abus de la parole ; l'humilité se dissipe dans ceux qui se vantent, la charité dans ceux qui médisent, la patience dans ceux qui murmurent, la douleur dans ceux qui offensent, la religion dans ceux qui blasphèment.

Heureux donc le chrétien généreux et discret qui imitera, selon la mesure de la grâce qu'il a reçue, le silence de S. Joseph, je ne veux pas dire pour ne point parler, mais pour ne parler que selon les règles de la raison et de la foi, afin de mériter d'entrer et de demeurer dans la société des anges et des saints, où il ne faudra plus se taire, mais parler toujours et chanter les louanges de Dieu pendant l'éternité. Ainsi soit-il.

II

PARALLÈLE ENTRE S. JOSEPH ET SAINTE JEANNE D'ARC

Mes frères,

Nous célébrons aujourd'hui la solennité du Patronage de S. Joseph et la fête nationale de sainte Jeanne d'Arc. Cette coïncidence se produit chaque fois que le troisième dimanche après Pâques se trouve être, à cause de la date tardive de cette dernière fête, le deuxième dimanche de mai, jour choisi pour la fête nationale de sainte Jeanne d'Arc et sa solennité liturgique.

Quoique bien différents en apparence, les deux saints que nous fêtons aujourd'hui se ressemblent en réalité sous bien des rapports.

* *

1. Ils ont eu tous les deux la même origine modeste.

Sans doute, S. Joseph était de race royale et l'Eglise l'honore comme l'illustre descendant de David. Mais sa famille était bien déchue de son antique grandeur et S. Joseph, modeste charpentier, était obligé de gagner son pain à la sueur de son front. Toutes ses journées, il les passait, en semaine, à équarrir des bois, à raboter des planches, à ajuster des pièces de bois.

Sainte Jeanne d'Arc n'était pas de plus noble condition. Fille de cultivateurs, elle allait aux champs avec son père et ses frères, vaquait selon la saison aux travaux des foins ou de la moisson. Entre temps, elle gardait le bétail de la ferme, aidait sa mère aux travaux du ménage, raccommodait ou filait. Plus tard elle déclarera devant ses juges que, pour l'exécution de ces travaux, elle ne craint la comparaison avec aucune femme de Rouen.

2. S. Joseph et sainte Jeanne d'Arc étaient de condition modeste, et c'est pour cela que Dieu les a choisis, lui qui se plaît à élever les humbles et à chercher ses auxiliaires parmi les faibles, afin qu'on voie mieux qu'ils ne sont qu'un instrument dans sa main.

Tous deux n'avaient que des occupations vulgaires, mais ces occupations, ils les relevaient et les sanctifiaient par la prière, par l'offrande à Dieu, par la pratique de la charité envers les pauvres et les malheureux. N'auraient-ils jamais rempli d'autres emplois, qu'ils seraient, en les accomplissant, devenus de grands saints. C'est même parce qu'ils l'étaient déjà et que leur vie sainte avait attiré sur eux le regard de Dieu, que celui-ci les choisit pour les grandes missions qu'il leur destinait : « *Quia in pauca fuisti fidelis*, semble-t-il leur dire, *super multa te constituam.* C'est parce que vous vous êtes bien et saintement acquittés des humbles tâches que je vous avais imposées, que je vais vous en confier d'autres beaucoup plus importantes. »

3. Cette mission, c'est par le ministère de ses anges que Dieu la révèle à S. Joseph et à sainte Jeanne d'Arc.

A S. Joseph il envoie un de ses anges dire : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre Marie pour ton épouse, car celui qui naîtra d'elle, c'est le Sauveur que le monde attend. »

A sainte Jeanne d'Arc il envoie pareillement l'archange S. Michel : « Il y a grande pitié au royaume de France, dit-il à l'humble enfant de Domremy, va, fille de Dieu, va sauver la France ! »

Tous deux se défendent d'entreprendre la tâche qu'on leur confie : « Je ne suis qu'une pauvre fille qui ne sait ni A ni B et je ne sais monter à cheval. Comment pourrais-je commander à des hommes d'armes ? » Mais l'ange la rassure : « Je serai avec toi, lui dit-il, et de plus, j'enverrai vers toi deux saintes : sainte Catherine et sainte Marguerite, qui te protégeront et t'éclaireront de leurs conseils. »

Et S. Joseph, pareillement, s'effraie à la pensée de devenir l'époux de la mère de son Dieu et le chef, le supérieur de son Dieu lui-même ; mais, lui aussi, l'ange le rassure : « Joseph, fils de David, lui dit-il, ne crains pas... »

4. Et quelle est donc cette mission qui leur est confiée ?

S. Joseph reçoit la mission de protéger, de défendre, de sauver des coups d'Hérode le Sauveur du monde. Sainte Jeanne d'Arc reçoit pareillement la mission de sauver le roi de France qui n'est plus que le pauvre roi de Bourges et, en le sauvant, de sauver la France. Si elle n'avait pas rendu son royaume à Charles VII, si elle ne l'avait pas fait sacrer à Reims, c'en était fait de la France, elle disparaissait de la carte du monde pour n'être plus qu'une province d'Angleterre.

5. Pour s'aquitter de la tâche que Dieu lui confie, sainte Jeanne d'Arc quitte son pays pour s'en aller bien loin de ses champs et de ses prés, bien loin des siens, batailler, peiner et souffrir.

Les mêmes sacrifices s'imposent à S. Joseph. Lui aussi, il lui faut quitter Nazareth, son foyer, son atelier, sa parenté, pour s'en aller d'abord à Bethléem, puis fuir en Egypte avec Marie et le saint Enfant Jésus.

6. Une autre ressemblance entre eux est leur admirable chasteté. S. Joseph reste vierge et il ne devient l'époux de Marie que pour être le gardien de sa virginité. Le lis immaculé qu'il porte en sa main nous rappelle qu'il continue d'être le modèle et le gardien des vierges.

Sainte Jeanne d'Arc, toute sa vie, a pratiqué, elle aussi, cette vertu de façon héroïque. Enfant, à Domremy, elle se mêle aux ébats de ses compagnes, mais les jeunes gens veulent-ils y prendre part et soupçonne-t-elle quelque danger pour sa vertu, elle se retire discrètement et quelques instants après on pouvait la trouver agenouillée au pied de l'autel de Marie, priant cette bonne Mère de protéger sa vertu et celle de ses compagnes. Plus tard, comme il faudra que cette vertu de pureté éclate sur son front virginal, pour en imposer aux soldats impudiques et grossiers qui l'entoureront et dont pas un, jamais, n'osera lui manquer de respect ! Mais aussi, quelles précautions ne prend-elle pas pour s'assurer ce respect, jusqu'à prendre son repos sur le sol durci de sa tente et toute revêtue de sa lourde armure !

7. Sa mission terminée, S. Joseph meurt doucement entre les bras de Jésus et de Marie. Le trépas de sainte Jeanne d'Arc, hélas ! sera loin d'être aussi doux, mais elle aussi voudra mourir assistée par Jésus et Marie, et leurs saints noms seront les derniers qu'elle prononcera avant de rendre sa belle âme qui s'envolera au ciel sous la forme d'une blanche colombe.

8. Si semblables pendant leur vie, les destinées de S. Joseph et de sainte Jeanne d'Arc continuent de se ressembler étonnamment après leur mort.

S. Joseph est oublié après sa mort. On ne parle plus de lui ni dans l'évangile ni dans la tradition. On ne possède de son corps aucune relique. Pendant de longs siècles, c'est presque le silence complet à son sujet. Ce n'est que vers le XVe siècle, au temps de sainte Jeanne d'Arc, qu'on songe à lui et qu'on commence à l'honorer. Mais c'est surtout de nos jours que son culte a pris des accroissements considérables. En 1870, devant les malheurs de l'Eglise, le pape Pie IX a recours à lui, le proclame Patron de l'Eglise universelle et ordonne de célébrer très solennellement chaque année cette fête de son Patronage.

La mémoire de sainte Jeanne d'Arc a subi le même sort. A la vérité, le roi Charles VII, qu'elle a sauvé, demande la révision du procès inique qui l'a condamnée ; il obtient du pape sa réhabilitation ; mais c'est tout. Pendant de longs siècles, on ne parle plus d'elle, sinon pour la salir, comme l'ont fait Voltaire et ses émules en impiété. Comme S. Joseph, il lui faut venir jusqu'aujourd'hui pour voir ses mérites reconnus, pour voir l'Eglise honorer sa sainteté et la France son patriotisme. Mais avec quelle magnificence l'une et l'autre réparent ce trop long oubli ! Après avoir placé sainte Jeanne d'Arc sur les autels, le Souverain Pontife l'a proclamée Patronne secondaire de la France, comme il avait fait de S. Joseph le protecteur de l'Eglise. L'autorité civile, de son côté, a déclaré fête nationale celle de cette sainte héroïne que le monde nous envie.

N'avais je pas raison de vous dire que S. Joseph et sainte Jeanne d'Arc, que nous fêtons aujourd'hui, se ressemblent étonnamment ? Unissons-les donc aujourd'hui dans nos hommages et nos prières, puisque la sainte liturgie nous y invite, et recommandons-leur notre double patrie : l'Eglise et la France. Ainsi soit-il.

POUR DES COMMUNIONS SOLENNELLES

A la messe

I

LA BONNE PREMIÈRE COMMUNION, GAGE DE PERSÉVÉRANCE ET DE SALUT

Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam.

Que le corps de N.-S. Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle.

Mes chers enfants,

Tel est le souhait que je vous adresserai tout à l'heure en déposant sur vos lèvres la sainte hostie. Et ce souhait se réalisera certainement si vous faites bien cette communion solennelle que vous allez recevoir. De la première communion d'un enfant, a-t-on dit, dépend son éternité. La preuve de l'influence salutaire qu'exerce la première communion sur la vie de ceux qui l'ont bien faite, je la trouve dans la vie de Napoléon Ier dont vous avez appris l'histoire à l'école. Je n'ignore pas les fautes qu'il a commises et qui font tache dans sa vie ; je n'ai pas plus la prétention de les excuser que de les nier ; il a écrit dans l'histoire de notre pays une page glorieuse, mais trop sanglante.

Cependant, à côté de ces fautes, il a accompli de grands et de beaux actes, et s'il n'a pas toujours vécu assez chrétiennement, du moins il est mort pieusement. Or cette mort édifiante comme ces grands et beaux actes, c'est sous l'influence de sa bonne première communion qu'il les a accomplis.

I

Napoléon, vous l'avez appris en classe, naquit à Ajaccio, en Corse, le 15 août 1769. C'était une première faveur que le ciel lui accordait que de le faire naître en cette belle fête du triomphe de Marie. Il ne l'oubliera pas et conservera toute sa vie une grande dévotion envers la T. S. Vierge. Devenu premier Consul, il ne pouvait sans émotion entendre la cloche de l'église de Ruel sonner l'*Angelus* et inviter les fidèles à prier Marie. Devenu empereur, il fera mieux, il fera de la fête de l'Assomption la fête nationale de la France, devançant le Souverain Pontife qui récemment l'institua fête patronale de notre pays.

A cette première faveur le ciel en ajouta une autre : ce fut de donner au jeune Napoléon de bons parents : « Mon père était chrétien, dira-t-il plus tard, mon fils l'est comme moi et j'aurais un grand chagrin si mon petit-fils pouvait ne pas l'être. » Charles Bonaparte, du reste, le père de Napoléon, avait de qui tenir. Son oncle, le Rév. Lucien Bonaparte, était archidiacre d'Ajaccio quand naquit Napoléon et l'acte de baptême de celui-ci nous apprend que c'est lui qui permit d'ondoyer aussitôt après sa naissance le futur empereur, en attendant qu'on pût lui conférer le baptême solennel. Le pape Paul V avait eu pour mère une Bonaparte et parmi les saints placés sur les autels, le martyrologe cite le nom d'un Bonaventure Bonaparte qui était religieux de S. François.

La mère de Napoléon, Marie Lœtitia, n'était pas de moins bonne famille : elle avait elle aussi un frère prêtre qui devint plus tard archevêque de Lyon et cardinal de la sainte Eglise : le cardinal Fesch. Napoléon était plein de vénération et de piété pour cette bonne mère et rempli de reconnaissance pour les sentiments religieux qu'elle lui avait inspirés. « C'est à ma mère, racontait-il plus tard, c'est à ses bons principes que je dois ma fortune et tout ce que j'ai fait de bien. » Et il ajoutait à votre adresse à toutes, mères chrétiennes : « Je n'hésite pas à dire que l'avenir d'un enfant dépend de sa mère. C'est sur les genoux de sa mère que l'homme est formé, et s'il ne l'a pas été, ce sera toujours un grand malheur. »

Elevé par de si bons parents, guidé par ses oncles prêtres, vous devinez, m. e., comment Napoléon dut se préparer à sa première communion, avec quel soin il étudia son catéchisme et s'instruisit de la religion chrétienne. Nous en avons la preuve dans les discussions qu'il soutint plus tard avec ses compagnons d'armes ; il y prouvait l'existence de Dieu, la divinité de Jésus-Christ et la nécessité de la religion avec une éloquence et une logique dignes d'un théologien.

Quant à sa première communion, Napoléon s'est chargé lui-même de nous dire quel excellent et impérissable souvenir elle lui avait laissé, preuve évidente qu'il l'avait bien faite. Un jour que, parvenu au faîte de la gloire, il repassait avec ses généraux les grandes dates de sa vie, il leur demanda à brûle-pourpoint : « Pourriez-vous me dire quel est le plus beau jour de ma vie ? » Tous aussitôt de rappeler les grandes victoires qu'il avait remportées : Arcole, les Pyramides, Austerlitz... Mais Napoléon de les interrompre : « Vous n'y êtes pas, Messieurs, le plus beau jour de ma vie fut le jour de ma première communion. » Trop peu religieux pour comprendre ce langage, les généraux de Napoléon se mirent à sourire ; l'un d'eux, cependant, le général Drouot, chez qui ces paroles de l'empereur évoquaient le souvenir de sa propre première communion, sentit les larmes lui monter aux yeux. Ce que voyant, Napoléon lui serra la main en lui disant : « C'est bien, Drouot, toi du moins tu me comprends, tu es un brave ! »

Cette première communion, Napoléon n'eut pas le bonheur de la faire comme vous, entouré de ses bons parents. Quand il la fit, il avait quitté le collège royal d'Ajaccio, où il avait été l'élève préféré de l'abbé Recco ; il avait même quitté le collège d'Autun, où il avait passé quelque temps grâce à la protection de l'évêque de cette ville ; il était entré comme boursier à l'école militaire de Brienne. C'est là, dans l'arrondissement de Bar-sur-Aube, qu'il fit cette première communion qui lui laissa un si doux souvenir.

II

Je ne le suivrai pas à l'armée, où il parvient bientôt aux plus hauts grades et remporte des victoires qui rendent son nom célèbre. Il bat successivement tous les ennemis de la France, mais il a surtout à cœur de rendre à celle-ci la paix religieuse. La Révolution avait fermé les églises, déporté les prêtres, interdit la célébration des saints offices. Le Dieu que Napoléon avait reçu au jour de sa première communion était banni de la France, en même temps que ses ministres. A peine ses victoires lui ont-elles donné quelque prestige que le premier Consul entre en pourparlers avec le Souverain Pontife et négocie le Concordat qui rouvre les églises en France et relève les autels. Le 18 avril 1802, en la fête de Pâques, le légat du pape, le cardinal Caprara, entouré de nombreux évêques, le publiait solennellement en l'église Notre-Dame de Paris, au chant du *Te Deum* et au bruit du canon, en présence des grands corps de l'Etat, des généraux en grand uniforme entourés de leurs brillants états-majors et en présence de Bonaparte.

Deux ans après, Dieu récompense Napoléon en lui accordant la pourpre impériale ; mais, se souvenant que toute autorité vient de Dieu, le nouvel empereur demande au Souverain Pontife de venir consacrer la sienne et, le 2 décembre 1804, Pie VII vient exprès de Rome marquer son front du saint chrême qui consacre les rois et les empereurs.

Pourquoi Napoléon ne persévéra-t-il pas dans cette voie ! Pourquoi ne resta-t il pas toujours l'empereur chrétien, protecteur de la religion et défenseur de l'Eglise qu'il avait voulu être au début de son règne ! Dieu l'en eût récompensé en affermissant son trône et peut être sa dynastie régnerait-elle encore sur la France. Malheureusement l'ambition le perdit. Un jour vint, jour malheureux, où il s'attaqua à cette religion qu'il avait restaurée et à ce pape qui était venu le sacrer empereur ; Pie VII se vit obligé de l'excommunier. Enivré de ses succès, Napoléon crut pouvoir plaisanter sur cette peine qui le frappait : « Est-ce que le pape, dit-il, espère par son excommunication faire tomber les armes des mains de mes soldats ? » Hélas ! il ne croyait pas si bien dire... A partir de ce moment, son étoile pâlit. Dieu le frappe, comme autrefois Saül, d'un esprit d'aveuglement qui lui fait entreprendre des campagnes désastreuses : la guerre d'Espagne, où, pour la première fois, il est obligé de reconnaître que ses armées ne sont pas invincibles ; la campagne de Russie, ensuite, qui se termine par une retraite lamentable au cours de laquelle les armes tombent littéralement des mains gelées de ses pauvres soldats. Poursuivi par l'Europe entière, abandonné par ceux qui l'adulaient aux jours de sa puissance, il lui faut abdiquer une première fois à Fontainebleau. Un an plus tard, après Waterloo, il lui faut accepter sa déchéance définitive et prendre le chemin de Sainte-Hélène.

C'est là que Dieu l'attendait pour le récompenser de sa bonne première communion. En même temps qu'un châtiment du ciel, cette chute épouvantable fut en effet pour lui une grâce insigne. « Que sert à l'homme de gagner l'univers, a dit Notre-Seigneur, s'il vient à perdre son âme ? » Napoléon n'avait pas gagné l'univers ; il en avait toutefois conquis une bonne partie : il avait soumis une grande partie de l'Europe à son empire. Si la fortune lui était restée fidèle jusqu'à sa mort et si, grisé par ses succès, il avait persévéré dans la voie coupable où il s'était engagé, si Napoléon était mort excommunié, où serait-il ? En enfer... Mais il avait fait une bonne première communion, Dieu ne pouvait permettre qu'il se damnât ; voilà pourquoi il lui envoie l'épreuve. Sur le rocher de Sainte-Hélène, perdu au milieu de l'Océan, Napoléon va pouvoir, avant de mourir, réparer ses fautes dans l'amertume de son âme, et les expier.

III

Son premier soin est de prier le pape de lui envoyer un prêtre qui lui procurera, à lui et à ses fidèles compagnons, les secours de la religion. Il fait transformer en chapelle la plus belle chambre de sa pauvre prison de Longwood et là, raconte le général Bertrand, chaque dimanche et chaque jour de fête, il assiste pieusement à la messe, comme il le faisait autrefois dans ses palais. La religion est l'objet de ses préoccupations constantes et souvent il s'en entretient avec les personnes qui l'entourent. Parmi ses compagnons de captivité se trouvait la petite fille du général Bertrand. Un jour l'empereur lui dit : « Mon enfant, tu seras bientôt en âge de faire ta première communion, si tu étais en France tu suivrais le catéchisme afin de t'y préparer. Eh bien ! c'est moi qui te ferai le catéchisme ; tu viendras chaque jour et nous l'apprendrons ensemble. » Et pendant plusieurs mois, Napoléon se fit le catéchiste dévoué de cette enfant et la prépara à recevoir Notre-Seigneur pour la première fois. Hélas ! il se préparait lui-même à le recevoir pour la dernière fois.

Le climat meurtrier de Sainte Hélène avait usé prématurément sa santé. Il n'y avait guère que cinq ans qu'il y était et il n'avait pas beaucoup plus de cinquante ans quand un cancer lui survint à l'estomac et le conduisit rapidement aux portes du tombeau. Lorsqu'il s'en aperçut, il ne songea plus qu'à se préparer au redoutable passage et à mourir en chrétien. Il fit son testament qu'il commença par ces mots : « Je meurs dans la religion apostolique et romaine, dans laquelle je suis né il y a plus de cinquante ans. » Puis il demanda de lui-même les derniers sacrements.

« J'avais passé trente-neuf nuits au chevet de l'empereur, raconte le général de Montholon, sans qu'il eût permis à mon vénérable compagnon de chaîne de me remplacer dans ce pieux et filial service, quand, dans la nuit du 29 au 30 avril, il affecta d'être effrayé de ma fatigue et m'engagea à faire venir à ma place l'abbé Vignali. L'insistance que mit l'empereur me prouva qu'il parlait sous l'influence d'une préoccupation étrangère à la pensée qu'il m'exprimait. Comme il me permettait de lui parler comme à un père, j'osai lui dire ce que je comprenais de son insistance. Il me répondit : « Oui, c'est le prêtre que je désire, veillez à ce qu'on me laisse seul avec lui et ne dites rien. »

Le prêtre demeura avec Napoléon jusqu'à quatre heures du matin. Quand Montholon rentra dans la chambre de l'auguste malade, Napoléon lui dit avec émotion : « Général, je suis heureux, j'ai rempli tous mes devoirs, je vous souhaite le même bonheur à votre mort. J'en avais besoin, voyez-vous, je suis italien, enfant de la Corse, le son des cloches m'émeut, la vue d'un prêtre me fait plaisir. Je voulais faire un mystère de tout ceci, mais cela ne convient pas, je dois, je veux rendre gloire à Dieu. Je doute qu'il plaise à Dieu de me rendre la santé, n'importe ! Donnez vos ordres, général, faites dresser un autel dans la chambre voisine, qu'on y expose le St-Sacrement et qu'on y célèbre pour moi les prières des Quarante Heures. »

Napoléon s'était confessé, il avait reçu l'extrême-onction, mais il n'avait pu communier, parce que son estomac ne gardait aucun aliment. Il voulait du moins mourir sous le regard bénissant du Dieu de sa première communion. Dieu le récompensa de sa piété en lui permettant tout de même de communier une dernière fois. Le trois mai, la fièvre qui le minait étant un peu tombée,

il put recevoir le saint viatique. Napoléon était dès lors prêt à mourir, Dans la nuit du 4 au 5, il fut pris de délire et on l'entendit plusieurs fois nommer la France. Enfin, le 5 mai au soir, il expirait en levant au ciel ses mains suppliantes et en disant : « Mon Dieu ! »

Lorsque, quelques semaines plus tard, on raconta cette belle mort de son neveu au cardinal Fesch, celui-ci se contenta de dire : « Cela ne m'étonne pas, il avait fait une si bonne première communion ! »

M. e., puisse la communion que vous allez faire être aussi bonne ! Peut-être vous aussi, comme Napoléon, aurez-vous vos heures d'égarement, peut-être ne serez-vous pas toujours fidèles aux serments que vous ferez ce soir. Mais, si vous avez bien fait votre communion solennelle, le doux souvenir que vous en conserverez vous ramènera à Dieu, le corps de Jésus-Christ que vous aurez bien reçu, gardera votre âme pour la vie éternelle. Ainsi soit-il.

II

AVEC NOTRE-SEIGNEUR ET LES APÔTRES AU CÉNACLE

Mes chers enfants,

Faites le silence en vous, plus encore que pendant la retraite, plus même que ce matin, que tout à l'heure ; voici, en effet, pour vous, l'instant solennel : celui de la rencontre avec Dieu dans son Eucharistie.

Reportez-vous à dix-neuf cents ans en arrière, au soir du Jeudi Saint. Suivez-moi. Nous sommes à Jérusalem. Nous entrons au Cénacle.

Vous allez assister, anges de la terre avec les anges du ciel, à la première communion des apôtres, à la première communion distribuée ici-bas...

Ouvrez les yeux et les oreilles. Ouvrez surtout votre cœur.

I

Regardez d'abord le *Cénacle*.

C'est, nous dit le saint Evangile, « une salle de l'étage supérieur, grande, ornée et toute prête ». (Marc, XIV, 15).

Comprenez-vous, m. e., l'application qu'on peut vous faire, en ce moment, de cette description ?

Le Cénacle, aujourd'hui, pour Jésus, c'est votre âme. Qu'elle soit « à l'étage supérieur », bien au-dessus de la terre, de ses préoccupations, de ses bassesses, de ses vilenies ! Essayez de la mettre à l'unisson des esprits bienheureux qui, dans le paradis, louent le bon Dieu avec leurs cantiques éternels. Qu'elle soit « grande », oui, grande ouverte à Jésus ! Jusqu'ici, n'est-ce pas, il y a bien eu, chez vous, quelques petits coins réservés au démon ; chassez-le, chassez-le ! Qu'il n'y ait plus de place que pour le bon Maître !... Qu'elle soit « ornée », votre âme, et ce qui la rendra belle, jolie, agréable à l'Hôte divin qui va daigner venir l'habiter, ce sera votre amour pour lui, votre pensée uniquement occupée de lui, votre inaltérable confiance en lui, tous les bons désirs qui vous attacheront, pour toujours, à lui.

Qu'elle soit « prête », enfin, toute prête : qu'il n'y manque rien !

II

Voyez maintenant les personnages de cette auguste scène.

Il y a Notre-Seigneur, qui préside la table. Ah ! c'est fête pour son cœur. Ecoutez-le : « J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous ». Ecoutez-le encore : « Prenez et mangez : ceci est mon corps, qui va être livré pour vous ». Ces paroles-là, les plus belles qui aient jamais été prononcées sur la terre, Jésus vous les adresse à vous, ce matin. N'en perdez pas un mot, pas une syllabe. « J'ai désiré d'un grand désir... » Oh ! comme il est heureux de vous offrir son Eucharistie, de se donner à vous dans le mystérieux sacrement de son amour, pour vous fortifier contre les ennemis de votre âme, s'unir à vous et vous transformer en lui ! Vous aussi, vous désirez d'un grand désir le recevoir ; vous allez le lui dire, dans un instant : « Divin Jésus, venez dans mon cœur, rendez-vous-en le Maître et régnez-y... »

Et les communiants, autour de Notre-Seigneur, qui sont-ils ?

Je vois le malheureux et misérable Judas, celui à propos de qui le Sauveur dit aux apôtres : « Vous êtes purs, mais non pas tous », et dont il annonce : « Un de vous me trahira ». Ecartons-le tout de suite, n'est-ce pas ? Vous, vous êtes tous purs ; il n'y a pas de traîtres parmi vous ; il n'y a pas de Judas ; ce serait trop triste, trop terrible !

Considérez la plupart des autres communiants. Ce sont de braves gens. Ils croient sans discuter, quand Notre-Seigneur leur dit : « Ceci est mon corps ». Ils répondent, sans hésiter, à son invitation : « Prenez et mangez ». Ils aiment leur Maître... mais leur amour est-il assez ardent, est-il assez fort ?... Il le sera, plus tard, quand ils s'offriront à la mort pour lui, en martyrs... Mais en ce moment, au soir du Jeudi Saint ?... Je pose seulement la question en songeant au triple reniement de Pierre, à l'abandon du grand nombre, à l'incrédulité de Thomas...

Heureusement, j'ai un vrai et beau modèle de communiant à vous proposer. Regardez, tout près du Maître, ce jeune homme, guère plus âgé que vous, si bon, si pur, si aimant, à qui Jésus, la sainteté même, permet d'appuyer familièrement sa tête sur son cœur divin. C'est S. Jean, « celui que Jésus aime », parce qu'il est le plus parfait. Sa communion sera, de toutes, la plus pieuse, la plus fervente. Imitez-le, mes enfants. Venez au Banquet avec une foi, une confiance, une charité surtout semblables aux siennes. Et ce sera le paradis dans votre âme !

* *

M. f., en union avec leurs anges gardiens, avec leurs saints Patrons, avec leurs biens-aimés disparus, que je me représente « penchés sur les balustres du ciel » pour leur sourire, je vous le demande, tandis qu'ils vont recevoir leur Dieu, priez pour ces petits !

Avant la rénovation des promesses du Baptême

I

LES EXEMPLES A FUIR, A IMITER

Mes chers enfants,

Voulez-vous que nous retournions ce soir à Jérusalem ? Mais, à présent, nous quitterons le Cénacle, en compagnie, toujours, du bon Maître et de ses apôtres. Que vont-ils devenir, tous ?

I

N.-S. Jésus-Christ, dont l' « âme est triste jusqu'à la mort », se rend au Jardin des Oliviers, avec ses trois privilégiés : Pierre, Jacques et Jean... D'habitude il y va pour prier ; ce soir, c'est pour souffrir... Il s'y prosterne jusqu'à terre ; il y subit une terrible agonie ; de larges gouttes de sueur et de sang tombent de son front... Encore quelques instants, et il est arrêté, enchaîné, conduit de tribunal en tribunal, jugé, condamné à mort, insulté, couronné d'épines, flagellé, chargé d'une lourde croix, crucifié. Pour qui, chers petits ? Pour vous, pour chacun de vous !... Pourquoi ? Pour expier vos péchés !...

Il faut penser à ces horreurs ; il en faut parler, voyez-vous, au début de cette instruction, au long de laquelle je ne vous poserai qu'une question, celle-ci : « L'aimerez-vous ?.. demain ?... après-demain ?... toujours ?... jusqu'à votre dernière minute de vie ?... » Il me semble que de voir à quel degré il vous a aimés, lui, vous décidera, mieux que tout, à le payer de retour et à l'aimer vous-mêmes, vraiment, de tout votre cœur, de tout votre esprit et de toutes vos forces.

II

Et les apôtres, les communiants du Jeudi Saint, que deviennent-ils ? Suivez-les, les uns et les autres.

Judas, le sacrilège, pousse son crime jusqu'au bout. Par un baiser infâme, il trahit son Maître, le désigne, le livre à ses ennemis.

Regardez-moi dans les yeux. Voyons, là, entre nous, y aura-t-il des traîtres parmi vous ?

Oh ! je vous entends ; aujourd'hui, ce soir, vous me répondez avec un ensemble touchant : « Non !... Non, Monsieur le Curé, il n'y aura pas de traîtres parmi nous... Comment pouvez-vous nous poser une question pareille ? »

Et vous êtes sincères. Ce que vous direz tout à l'heure, aux fonts du baptême, la main droite sur le saint Evangile, sortira de votre cœur plus que de vos lèvres : « Je renonce au démon, à ses pompes et à ses œuvres ; c'est pour Jésus-Christ seul que je veux vivre et mourir. »

Oui, mais ensuite ?... Laissez-moi vous le rappeler : la triste expérience est là. D'autres, en un jour semblable, d'autres, à votre âge, ont fait le même serment. Et ils ont livré leur Maître pour de l'argent, comme Judas, pour les jouissances qu'offre le monde perverti et corrupteur !

Jésus les gênait : ils se sont débarrassés de lui !

Comprenez bien, mes enfants, ce qu'il y a de terrible dans ces mots-là : il se sont débarrassés de Jésus !...

Et *Pierre*, où est-il ?

L'avez-vous entendu, au Cénacle ? Il faisait le brave ; il disait : « Seigneur, je suis prêt à aller avec vous, même en prison, même à la mort... » Voyez le maintenant, dans la cour du grand-prêtre : c'est une loque. Il n'a plus de ressort, plus de courage. Il affirme, par trois fois, qu'il ne connaît pas Jésus. Il n'ose pas avouer qu'il est son disciple !

Combien en sont là qui, au jour de leur Communion solennelle, l'aimaient de tout leur cœur !... Ils rougissent de lui maintenant.

Pourquoi Pierre est-il devenu si lâche ? C'est bien simple : il s'est fourvoyé en mauvaise compagnie, parmi les ennemis du Christ !...

Voilà un grand danger ; vous savez à quoi vous en tenir. N'imaginez pas, en tout cas, que vous serez plus forts que Pierre au milieu des serviteurs et des servantes du grand-prêtre... Retenez bien cette comparaison : « On ne peut espérer mettre sa tête dans la gueule du loup et n'être pas dévoré, se précipiter dans le feu et n'être pas brûlé. Qui aime le péril y périra ! »

Et *la plupart des apôtres,* où se trouvent-ils donc, tandis que Jésus souffre ?... Hélas ! ne les cherchez pas : ils ne sont pas là ; ils ont fui. Ils ont mis leur sécurité au-dessus de l'amour de Jésus. Les voilà indifférents à ce qu'il endure !... Ils ne voudraient pas le trahir, eux, oh ! non... Seulement, qu'il ne leur en demande pas trop ; ce serait, diraient-ils sans doute, au-dessus de leurs forces...

Image d'un grand nombre de chrétiens, à l'heure actuelle. De chrétiens ? Je me trompe. Ces gens-là, qui sont de braves gens peut-être, mais à coup sûr pas des gens braves, croient être quittes avec le bon Dieu quand ils lui ont fait l'aumône d'une messe chaque semaine et de l'accomplissement des devoirs extérieurs de religion. Il ne faut pas exiger d'eux davantage : ils vous répondraient qu'ils ne peuvent pas.

Je vous le dis, mes petits enfants, — et, par-dessus votre tête, je le dis à l'assistance qui vous entoure — notre temps manque de *chrétiens* et de *chrétiennes*, c'est-à-dire d'hommes et de femmes qui ne se contentent pas d'un vain formalisme religieux ; qui se rappellent qu'ils sont la lumière du monde et le sel de la terre, qu'ils ne doivent donc pas suivre le monde ni se laisser corrompre par la terre ; qui règlent leur vie quotidienne sur leur foi, écoutent leur conscience, n'ont rien de plus précieux que la vertu, fuient les occasions, toutes les occasions de péché, sans s'inquiéter du qu'en-dira-t-on, regardent le péché lui-même comme le plus grand mal ; qui aiment — et ce mot dit tout — qui aiment le bon Dieu et ne font pas seulement semblant de l'aimer...

Et voilà, mes petits enfants, ce que j'attends de vous. Que dis-je ? Il ne s'agit pas de moi : voilà ce que votre Jésus attend de vous.

Ne voudrez-vous pas le lui accorder, comme *S. Jean ?*

Car lui, il aime Jésus en vérité. Parce qu'il l'aime ainsi, l'idée ne lui vient même pas de l'abandonner, ne serait-ce qu'un instant. Il le suit jusqu'au bout, sans prendre garde aux désagréments qui pourront surgir. Et, de tous les apôtres, vous le retrouvez seul au pied de la croix. Il se montre fidèle toujours : dans la joie, dans le triomphe, comme sur le Thabor, et quand il faut souffrir avec Jésus, comme sur le Calvaire...

III

Je souhaite de tout mon cœur, m. e., que S. Jean soit, par son innocence et sa persévérance, votre modèle.

Il faut compter pourtant, je le sais bien, avec la faiblesse humaine. Mais n'oubliez pas que cette faiblesse trouve sa force dans la grâce.

Si, par grand malheur, vous tombiez comme Judas, oh ! ne l'imitez pas jusqu'au bout : ne sombrez pas dans le désespoir, qui, plus sûrement que tous les crimes, conduit en enfer. Songez sans doute à la justice divine, mais aussi à la miséricorde infinie du Cœur de Jésus. Ce Cœur très bon a essayé, au moment de la trahison, de « repêcher » le traître : « Mon ami... », lui dit-il, encore et quand même ! Le malheureux n'a rien voulu entendre. Tant pis pour lui ! S'il vous arrivait de commettre la faute de cet apôtre dévoyé, demandez pardon, et la paix reviendra dans votre âme avec la conversion.

Si vous tombiez comme S. Pierre, repentez-vous comme lui. Après son triple reniement, le Seigneur, nous dit l'Evangile, « s'étant retourné, fixa les yeux sur lui, et il se souvint de la parole qui lui avait été dite : Pierre, avant que le coq ait chanté deux fois, tu m'auras renié trois fois. » Et, étant sorti, il pleura amèrement...

Si vous tombiez comme le grand nombre des apôtres, vous sauriez vous relever comme eux, devenir des serviteurs ardents du Maître et faire ce que vous allez promettre : « Vivre et mourir pour Jésus-Christ. »

* *

Ils ont eu du secours.

Ils ont eu le Saint-Esprit, reçu le jour de la Pentecôte, et qui viendra en vous à la Confirmation : laissez-vous guider par sa lumière et appuyez-vous sur la force qu'il a mise en votre âme.

Ils ont eu la Sainte Eucharistie, qu'ils recevaient certainement, à la messe célébrée par eux, selon l'ordre du Maître : « Faites ceci en mémoire de moi. » Communiez souvent. Quand on a Jésus avec soi, on ne craint rien.

Ils ont eu la Sainte Vierge, qui vivait au milieu d'eux. Tout à l'heure vous allez vous consacrer à elle : ayez confiance en l'amour maternel dont, pour vous, sur la croix, Jésus a rempli son cœur.

Je veux ajouter à tous ces auxiliaires puissants vos bons parents : ceux que vous pleurez, parce qu'ils s'en sont déjà retournés dans le sein de Dieu, au ciel, d'où ils vous protégeront plus efficacement qu'ici-bas, et ceux qui, demeurés sur la terre à côté de vous, auront à cœur, je les en conjure, de vous soutenir, en chrétiens, de leurs conseils et de leurs exemples. Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

VI

RÉSOLUTIONS ET MOYENS

Mademoiselle, Monsieur,

C'est toujours, pour le prêtre, une véritable satisfaction de présider à un mariage et de renouveler le geste de Dieu à l'origine de l'humanité, en appelant sur de nouveaux époux les bénédictions du ciel.

Toutefois, je puis bien le dire, sa joie est plus profonde et plus douce lorsque ceux qui se présentent devant lui apprécient davantage les droits et les devoirs que va leur imposer leur union, lorsqu'ils ont disposé plus soigneusement leurs âmes à la dignité du sacrement qu'ils vont recevoir, en un mot, lorsqu'ils sont, comme vous l'êtes, je me plais à le croire, tout appliqués à contracter un mariage vraiment chrétien.

Ma tâche est donc bien facile, et je n'ai pas besoin d'insister beaucoup. Il me suffira de vous rappeler, en cet instant solennel, les résolutions que vous n'avez pas manqué de prendre, les moyens que vous avez sûrement choisis pour que votre vie nouvelle soit particulièrement bénie de Dieu.

I

Et d'abord, vous entendez, n'est-il pas vrai, être de bons époux.

Telle est, en effet, une de vos obligations désormais les plus importantes, et le Seigneur, quand il institua le mariage, a réglé que l'homme et la femme seraient attachés l'un à l'autre par les liens du plus solide amour.

N'allez donc pas croire que les sentiments qui déjà vous animent et que l'attrait pur et sincère qui a déjà fondu en une vos deux âmes soit pour lui déplaire.

Non, l'amour que Dieu condamne, ce n'est pas celui qui, par cette radieuse matinée, vous amène aux pieds des autels, celui qui enchaîne l'une à l'autre deux personnes conscientes de ce qu'elles font et libres jusque-là de disposer d'elles-mêmes. L'amour que repousse l'Evangile, c'est celui qui intéresse le corps seul et qui néglige l'âme, qui naît d'un caprice et que peut détruire un autre caprice, que la jouissance attire et qui échappe au devoir : pour tout dire, c'est l'amour égoïste et qui n'aime pas vraiment.

Pour vous, je n'en doute pas, l'amour est chose plus haute et plus efficace : il donne tout et il prend tout une fois pour toutes, et le nœud qu'il resserre entre l'homme et la femme ne se peut comparer, d'après S. Paul, qu'à l'union même du Christ avec son Eglise. Cet amour-là, Dieu le bé-

nit, le regarde avec complaisance et en fait le devoir fondamental de la vie conjugale.

Vous voulez être ainsi de bons époux qui s'aimeront toujours avec la même ardeur et la même simplicité. Vous avez raison. Aimez-vous toujours, et toujours vous saurez vous soutenir aux heures inévitables ici-bas de la souffrance et de l'épreuve. Bien plus, de votre amour, Dieu vous fera un bonheur et une joie : le bonheur et la joie qui se renouvellent sans cesse, qu'aucun accident, aucune déception ne sauraient vous enlever et dont la félicité de l'autre vie sera pour une part le complet épanouissement.

II

Pour que votre mariage soit béni et prospère, vous voulez aussi être de bons parents.

Dieu, sans nul doute, a établi que les époux trouveraient dans leur union le mutuel secours et l'appui dont ils ont besoin sur le chemin de la vie.

Mais, vous le savez bien, le but qu'il s'est proposé en instituant le mariage, c'est, avant tout, de perpétuer la race humaine sur notre terre. Et pour y atteindre, voici qu'il admet les époux à partager l'une de ses prérogatives toutes divines, voici qu'il les associe à son pouvoir créateur. Mission sublime ! honneur redoutable ! et pour ceux qui n'hésitent pas à en porter la charge, source des plus précieuses satisfactions.

Heureux donc les époux qui voient se prolonger leur personnalité dans les héritiers de leur nom et de leurs vertus ! Heureux mille fois aussi les foyers qui s'égaient du sourire des enfants !

Mais, je dois l'ajouter également, heureux et plus heureux encore les parents qui savent bien élever leurs enfants !

C'est qu'ici, en effet, il faut bien éviter de se laisser aller à l'excès du sentiment. Quand on veut s'attacher le cœur des petits, il faut les former non pour soi, mais pour eux. Après les avoir fait entrer dans la vie, on est tenu de développer en eux toutes leurs puissances physiques, intellectuelles, morales et religieuses. On doit les instruire à pratiquer le devoir parce qu'il est beau et agréable à Dieu, établir leur foi et leurs mœurs sur des bases solides, en un mot, en faire des êtres responsables et qui sachent se conduire toujours dans les sentiers de la justice et de l'honneur.

Aussi bien, n'est-ce pas déjà ce qui a été accompli pour vous ? A l'heure présente, vos familles peuvent, avec une légitime fierté, trouver en vous la juste récompense des efforts et des sacrifices qu'elles se sont imposés pour vous procurer une bonne éducation. Sur ce point encore, suivez les bons exemples qui vous ont été donnés et vous serez en état, à votre tour, de remplir comme il convient, sur ce point, tout votre devoir.

III

Enfin, pour que votre mariage soit béni et prospère, vous êtes tout à fait résolus à demeurer toujours de bons et fidèles chrétiens.

Il se peut que le sentiment de vos obligations nouvelles suscite en vos âmes, à l'heure présente, quelques inquiétudes. Rassurez vous cependant, car Dieu, qui vous les impose, reste avec vous pour vous aider à les accomplir. Il vous donne deux forces magnifiques et capables de suffire à tout : il vous a fait la grâce de vous connaître et de vous aimer l'un l'autre, et celle aussi de le connaître et de l'aimer lui-même.

En ce temps où beaucoup trop, hélas ! ignorent ou rejettent la vérité religieuse, Dieu et son Christ se sont révélés à vous dans la splendeur de leur puissance et la douceur de leur tendresse ; la religion vous est apparue comme le seul vrai moyen de protéger, de grandir vos âmes et de satisfaire vos aspirations les plus sublimes.

Ah ! bénissez-donc le Père céleste qui vous a gardé votre place à son bienheureux foyer, et restez bien décidés à ne jamais la perdre par votre faute.

Jusqu'ici fidèles à de vieilles traditions familiales et dociles à la voix de vos prêtres, vous avez pénétré votre vie individuelle des grands principes du christianisme, vous vous êtes efforcés de mettre d'accord vos actes et vos croyances. Je vous en félicite tous deux, et je ne saurais non plus oublier, Mademoiselle, le zèle avec lequel, pendant de longues années, vous vous êtes acquittée de vos fonctions dans la confrérie de la Sainte Vierge.

Donc il me semble que votre passé peut répondre favorablement de votre avenir. J'aime à penser que vous serez désormais de ceux qui savent faire à Dieu toute sa part dans la vie familiale, que l'Evangile demeurera toujours le guide préféré de votre conduite, que non seulement vous serez des croyants, mais encore des pratiquants, de ces chrétiens, de ces paroissiens exemplaires dont l'Eglise a plus que jamais besoin à notre époque ; et, de la part de Dieu, je vous assure que vous trouverez dans l'accomplissement de vos devoirs religieux le trésor des plus suaves joies de la conscience.

* *

Et maintenant, le moment solennel est venu. Sous le regard de Dieu, en présence de vos parents et de vos amis, l'acte va se signer qui engagera votre vie tout entière et de qui peut-être même dépendra votre éternité. Fiancés en entrant dans cette église, vous allez en sortir unis par des serments définitifs, irrévocables. Je demanderai à Notre-Seigneur, pendant la messe que je vais célébrer pour vous, qu'il facilite vos obligations conjugales par une abondante effusion de la grâce sacramentelle du mariage et qu'il exauce les vœux que lui adressent avec tant de ferveur ceux qui vous entourent, pour votre prospérité et pour votre bonheur. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 24 aprilis 1935.

EUG. LINDECKER, *Vic. gén.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

APRÈS L'INCENDIE DE St-GAUDERIQUE

De nombreuses enquêtes suivies de décisions diverses de la part des Préfets ont été faites après l'incendie de St-GAUDERIQUE qui a malheureusement causé la mort de plusieurs personnes.

D'après les renseignements qui ont été donnés, cet incendie semble dû en grande partie à une négligence dans l'organisation du spectacle et aurait pu être certainement évité si la projection avait été prévue avec des films ininflammables. Le danger d'inflammabilité des films comportant le support en celluloïd entraîne toujours de gros risques et nécessite les usagers à des précautions infinies entourant leur appareil de projection : cabine, arrivée d'eau, extincteurs, etc., etc...

Au contraire, les films impresssionnés sur bande à base d'acétate de cellulose, matière pratiquement ininflammable, n'offrent pas un tel danger. En effet, pour s'en rendre compte, il suffit de présenter à une flamme un morceau de ce film pour se rendre compte qu'au lieu de s'enflammer brutalement, « en frisant » comme le celluloïd, ce film au contraire se recroqueville sans faire de flamme, tout comme le ferait un morceau de corne par exemple.

Ceci offre donc une parfaite sécurité reconnue du reste par Monsieur le Ministre de l'Intérieur qui a adressé au Préfet de .... la note suivante :

Paris, le 21 Décembre 1934.

Le Ministre de l'Intérieur
à Monsieur le Préfet de ...

« Une personne de votre région me demande si les dérogations prévues pour certains appareils utilisant des films ininflammables, s'appliquent également aux appareils PATHÉ-BABY destinés à la projection du film étroit de 9 m/m 5 de largeur.

« Sous réserve de l'avis favorable des services compétents en ce qui concerne l'aménagement des locaux [1] affectés à ce genre de spectacles, j'ai l'honneur de vous faire connaître que je ne verrais pas d'objections à ce que vous donniez satisfaction aux requêtes qui pourraient vous être présentées en vue d'obtenir l'autorisation de faire usage des appareils PATHÉ-BABY sans les mesures d'isolement prévues par les instructions en vigueur [2], à la condition que les films projetés présentent des garanties de sécurité au moins équivalentes à celles qu'offrent les appareils indiqués (circulaire des 23 et 24 Février 1930). »

[1] Il s'agit des précautions ordinaires : sorties de secours, etc...
[2] Cabine de séparation du public.

De ce qui précède, on constate aisément que les usagers ont tout avantage à utiliser les films ininflammables qui donnent toute garantie de sécurité, puisque même arrêtés dans les projecteurs ils ne risquent pas de prendre feu sous l'influence du faisceau lumineux.

C'est ce qui fait recommander tout particulièrement ces appareils et ces films pour l'enseignement, où il est difficile de se munir des appareils de sécurité habituellement employés dans les salles de spectacles.

Pour votre sécurité,
Pour votre tranquillité,
n'utilisez dans les ŒUVRES qu'un projecteur de MARQUE : " **LE PATHÉ-LUX** " et des films **ININFLAMMABLES** **spécialement édités pour vous.**

Au 31 Décembre 1934, PATHÉ-BABY mettait à votre disposition
81.610 mètres de films
choisis pour la Famille et pour les Œuvres parmi plus de 1.000.000 de mètres de films standard !

Demandez l'envoi gratuit du catalogue des appareils et liste des films

PATHÉ-BABY
SERVICE C.
20BIS, RUE LA FAYETTE
PARIS (9e)

GOUTTE GUÉRISON RAPIDE de l'ACCÈS de GOUTTE par la
LIQUEUR LAVILLE
Spécifique universellement employé depuis un demi-siècle.
COMAR & Cie, 30, Rue des Fossés-Saint-Jacques, PARIS.

LOURDES — VILLA SOULAGNET — 22, Route de Pau, 5 m. Grotte.
Maison recom. au Clergé. Prix spéciaux pr groupes. Confort

VITRAUX D'ART
Charles CHAMPIGNEULLE
96, rue N.-D.-des-Champs, PARIS (VIe).
Voir *Ami du Clergé*, no du 18 avril, page 139.

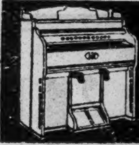
CLOCHES, CARILLONS
les plus sonores, les plus justes
Sonneries électriques des cloches
La plus ancienne Maison
F. CAUSARD,
Colmar (Haut-Rhin).
Carillons { Dublin — Sacré-Cœur de Montmartre — Fribourg — Le Cateau — Mont Ste-Odile.

Offre exceptionnelle aux lecteurs de cette Revue. Expéd. fco à partir de 10 l. avec remise 10 %, Huile minérale gartie analyse pr Autos et Ind Tarif sur demande. *Agents sér. acceptés.*
Ecrire : Cie Française PRESTIGIOR, Salon-de-Provence.

Avec la graine de Lin Tarin, toute constipation prend fin
Toutes Pharmacies et au Dépôt général : 61, AVENUE PHILIPPE-AUGUSTE, PARIS
BON pour un échantillon gratuit

CINÉMA Fournitures générales
E. STENGEL
Appareils — Tickets — Lampes — Charbons
Projection-fixe. Clichés 8½×10
11, rue du faubourg Saint-Martin. PARIS.

- CIERGERIE DES PRÉMONTRÉS -
A. BOULAIRE, Succr des RR. PP., Usine à Graveson (B.-du-R.)
CIERGES LITURGIQUES, Cierges 1re Comion, Cierges et Bougies stéariques, Encens et charbon chimique.
Maison très ancienne, donnant toutes garanties.
Conditions spéciales aux Missions.



ETABLISSEMENTS
E.A. ROETHINGER
ORGUES-HARMONIUMS
STRASBOURG

Artério-scléreux
Ayez soin de bien assurer le fonctionnement de l'intestin en prenant au repas du soir ou avant de se coucher UN GRAIN DE VALS, laxatif dépuratif parfait. Il élimine au réveil les toxines de l'organisme et régularise la circulation. 4.50 le fl. de 30 grs.

LA HERNIE
n'est plus une infirmité
depuis qu'un nouveau mode de contention vraiment ingénieux et pratique a été offert à ceux qui en sont atteints. Tous les intéressés savent que, sauf l'opération, il n'existe aucun autre moyen de se défendre contre ce mal que le port d'un bandage. Mais les anciens appareils étaient munis de pelotes dont le volume était proportionné à celui de la tumeur, et qui occasionnaient une gène plus grande que le mal lui-même. L'invention du bandage élastique par le Dr L. BARRÈRE avait déjà réalisé un grand progrès, mais les derniers perfectionnements apportés à sa méthode ont permis de supprimer cet accessoire cru indispensable. Le NÉO BARRÈRE ne comporte aucune pelote, il maintient cependant toutes les hernies réductibles quelque soit leur volume, exactement comme la main posée à plat sur l'orifice. C'est une véritable révolution dans l'art herniaire dont des milliers de hernieux ont déjà éprouvé les bienfaits. La preuve irréfutable en est donnée sur le champ car l'essai du NÉO BARRÈRE est toujours gratuit et sans engagement. Il suffit de s'adresser aux Etablissements du Dr L. BARRERE, 3, Boul. du Palais, Paris, qui vous feront parvenir discrètement tous les renseignements nécessaires et les adresses des 150 dépositaires, exclusifs de la méthode BARRERE, médecins, pharmaciens ou bandagistes, installés en France et à l'Étranger.

— NERVEUX —
Vous qui cherchez un remède à vos maux : neurasthénie, irritabilité, insomnie, convulsions infantiles, crises nerveuses sous toutes formes, vous n'êtes pas incurables, quelle que soit la gravité de votre cas.
NERVIX pour les maladies bénignes.
ANTI-EPILEPTIQUE de LIEGE
pour les cas plus graves. Demandez la brochure contenant tous renseignements suffisants pour traitement Lab. Fanyau. 52, r. Cl. Lorrain, Lille.

VITRAUX
MAISON BESSAC - GRENOBLE, FRANCE

PARATONNERRES
à petites tiges et à ruban de cuivre suivant principe de la cage de Faraday
Breveté S. G. D. G. —— Plusieurs milliers de références
CH. MILDÉ FILS & Cie, 60 rue Desrenaudes, Tél. Carnot 91-01. PARIS | ÉLECTRICITÉ - CHAUFFAGE - T. S. F.

DUPLICATEUR SECAM, 48, rue Taitbout, PARIS. 7 modèles — du plus petit au grand — un type exactement adapté à vos besoins. Faites des économies en consultant SECAM pour toutes vos fournitures en lui indiquant votre marque d'appareil.

GUÉRISON CERTAINE par LA POUDRE ESCOUFLAIRE
Agence générale : à BAISIEUX (Nord)
ASTHME
OPPRESSION, EMPHYSÈME
(MÊME PRODUIT SOUS FORME DE CIGARETTES)
L'Agence générale envoie GRATIS et FRANCO une BOITE D'ESSAI avec Certificats de GUÉRISONS

HARMONIUMS EN TOUS GENRES

Maison fondée en 1839

Les PETITS-FILS de Mce KASRIEL

6, Rue Tolain, PARIS (20e). — R. C. Seine 163.528

Harmoniums pour Salons et Chapelles. Nouveau système à air aspiré (genre américain) avec ou sans expression.

Modèles portatifs pliants pour Missionnaires. Demandez le Catalogue n° 300.

Modifications spéciales pour Colonies. Conditions particulières pour les Membres du Clergé.

CHAISES et PRIE-DIEU en tous genres.

Grande fabrique vendant directement au Clergé et aux œuvres paroissiales, envoie tarif illustré avec prix franco.

Ecrire : **Emile CAPDEVIELLE, à Hagetmau (Landes)**

LA VOIE VERS LE BUT. Conférences données cette année à Saint Gervais à Paris par le R. P. J. JANIN. Réponses vives et d'actualité aux accusations contre l'Eglise d'être une minorité tyrannique et cupide. 5 fr., fco 6 fr., TRALIN, 12, r. du Vieux-Colombier, PARIS.

Autels — Chaires
Fonts, etc.
Marbre — Pierre
Terre cuite
Bois.

MARBRERIE RELIGIEUSE

F. D. MONNA

TOULOUSE : 23, Rue St-Etienne. Télép. 201.06.

Succ. { BORDEAUX : 8, Rue St-James.
LOURDES : 124, Rue de la Grotte. Télép. 429.

Manufacture de statues stuc, carton romain, terre cuite.
Sculpture : toutes matières.

LE CAFÉ MARTIN

Dépôts

Paris, Banlieue, Province

Paris Banlieue	les 250 grs	4 fr. 40
Province	les »	4 fr. 60

Le **"Café Martin"** ne comporte qu'une seule qualité et vous êtes certain, en le consommant, d'obtenir le meilleur café au prix le plus juste.

34, RUE JOUBERT, PARIS

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

GEORGES JANIN

Artiste-Peintre-Verrier - Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger.

Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1855.

12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)

ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE

Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées, Restauration de verrières anciennes, armoiries.

Vins de Messe. Abbaye St-Michel de Frigolet

CAVES de PRÉMONTRÉS

Intention paroisses pauvres livrerons courant Mai 100 fûts 125 l. Vin Blanc Messe nouveau : Frs 160 hecto.
Ecrire : M. YVRARD, 4, Quai Vauban, SETE (Hérault).

DECORS POUR ARTIFICES - ILLUMINATIONS DRAPEAUX - GUIRLANDES INSIGNES

MASQUES POSTICHES GRIMES **THEATRES & FETES**

Etabts André FALLON, Ligny-en-Barrois (Meuse).
Tarif n° 1 sur demande

LA PHOTOSCOPIE

Etablissements PIERRE GUERLAIS
61, rue Jouffroy — PARIS (XVIIe)

Voyage au pays de Jésus

Films de projection fixe par M. l'Abbé REMY

I. LE PAYS DE JÉSUS			II. SOUVENIRS Apostoliques et Classiques		
Egypte,	n° 1437,	15 fr.	Damas,	n° 1443,	15 fr.
Jérusalem,	n° 1440,	15 »	Ile de Rhodes,	n° 1444,	15 »
Judée,	n° 1441,	15 »	Athènes,	n° 1445,	15 »
Samarie-Galilée,	n° 1442,	15 »	Les 3 ensemble		43 »
Les 4 ensemble		57 »	La série complète . . .		95 »

Supprimez l'intermédiaire et vous aurez la vie moins chère

CAFE TORRÉFIÉ *Extra supérieur*

Le postal 10 kilogs franco votre gare.... Fr. **157 fr. 50**

HENRI VINCENT, Importateur-Brûleur
à SALON-DE-PROVENCE (B.-du-Rhône).

Chèques Postaux c. c. N° 6109 Marseille — **Maison spécialement recommandée.**